

CLAUDE SANDOZ

TENDANCES EN LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE EN
SUISSE DE 1945 A 1975 (APERÇU DES TRAVAUX)¹

Précurseur génial dans le domaine de la linguistique générale, le Suisse Ferdinand de Saussure est aussi l'auteur de travaux décisifs dans une discipline essentiellement historique: la grammaire comparée des langues indo-européennes. La principale contribution, le fameux *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen*, paraît à Leipzig en 1878. Le jeune savant (il a tout juste vingt et un ans) y expose avec une sûreté et une pénétration remarquables les origines des systèmes vocaliques des langues particulières. Une connaissance profonde du jeu des alternances et une étude large de la distribution des éléments *e*, *a*, *o* dans les catégories morphologiques soutiennent la démonstration irréfutable de l'ancienneté des voyelles apophoniques. Par là même s'opère un renversement des conceptions traditionnelles. En effet, dans le cadre de la théorie saussurienne, le système vocalique pauvre de l'indo-iranien ne passe plus pour un trait archaïque, mais pour le résultat d'une innovation, tandis que le type plus riche du grec et du latin apparaît comme un héritage de l'état indo-européen. Le point de vue change donc radicalement, et une grave faute de perspective se trouve enfin éliminée de l'œuvre des comparatistes. Mais le *Mémoire* va plus loin. Non seulement il met en lumière les rapports authentiques d'unités reconnues, il postule aussi des grandeurs nouvelles. Par l'hypothèse des « coefficients sonantiques » A et O, Saussure restaure des symétries et ramène à la norme des formations apparemment aberrantes (cf. la mise en parallèle de

¹ Pour l'élaboration de cette rétrospective, M. G. Redard, professeur aux Universités de Berne et Neuchâtel, nous a aidé à réunir la documentation bibliographique. Nous l'en remercions chaleureusement.

είμι et φᾶμί, *Recueil des publications scientifiques*, Genève 1922, 137). C'est là une découverte fondamentale, le premier acte en somme de la grande aventure laryngaliste. Complétée en 1879 par Hermann Möller, puis confirmée en 1927, c'est-à-dire presque cinquante ans après la publication du *Mémoire*, par Jerzy Kuryłowicz, la théorie domine aujourd'hui les études indo-européennes.

L'influence de l'enseignement saussurien n'a pas de frontière. Partout, la réflexion linguistique se nourrit des idées du maître genevois, et autant à l'étranger qu'en Suisse. La France, en particulier, avec la personne prestigieuse d'Antoine Meillet, a fait fructifier d'une manière incomparable l'héritage de Saussure comparatiste. En Pologne, Jerzy Kuryłowicz a relayé l'auteur des articles sur l'*Accentuation lituanienne* (*Recueil*, 490-512 et 526-538) dans des exposés importants sur l'accentuation balto-slave (voir, notamment, *L'accentuation des langues indo-européennes*, 2^e éd., Wrocław-Krakow 1958, 162-356 et *Indogermanische Grammatik II*, Heidelberg 1968, 111-190). Parmi les représentants suisses de la grammaire comparée, la filiation prend des formes originales. Cela tient à l'événement capital de la carrière scientifique de Saussure: la prise en charge à l'Université de Genève, des cours de linguistique générale (1907-1911). On connaît l'immense retentissement des principes formulés dans cet enseignement. Fascinés à juste titre par cet aspect de l'apport saussurien, les successeurs immédiats du maître abandonnent les recherches historiques. Charles Bally et Albert Sechehaye se consacrent en priorité à la compréhension (à partir de notes d'étudiants), puis à la publication (en 1916), enfin au développement de la doctrine générale. Les succès de la spéculation théorique détournent pour un temps les esprits de la grammaire comparée. Pourtant, les études indo-européennes ne meurent pas, mais tout au contraire se fortifient dans l'épreuve. En effet, à Genève même, l'analyse et la comparaison des langues anciennes connaîtront un regain d'intérêt grâce à Henri Frei et Robert Godel. Les travaux de l'un et de l'autre se signalent non seulement par les résultats concrets de l'investigation, mais surtout par le renouvellement des méthodes. Au vrai, on assiste à l'application des principes saussuriens du *Cours de linguistique générale (CLG)* à l'étude diachronique de faits particuliers. Il y a là un phénomène de haute portée pour l'évolution ultérieure de la discipline, et en même temps la manifestation

Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 163

d'une tendance majeure de la linguistique suisse: le souci des fondements théoriques. Ainsi, les compatriotes de Saussure, qu'ils soient comparatistes ou « généralistes », doivent beaucoup au *CLG*.

Avec la Deuxième Guerre mondiale commence une ère nouvelle pour les études suisses de grammaire comparée.² Le changement se traduit extérieurement par l'apparition d'institutions diverses, encore vivantes aujourd'hui. En 1940, à l'instigation de Serge Karcevski, les linguistes de Genève fondent la *Société Genevoise de Linguistique* et se donnent un organe « contenant un ou plusieurs travaux originaux, le compte rendu des publications reçues et le procès-verbal des séances », les *Cahiers Ferdinand de Saussure (CFS)*. Le premier numéro date de 1941. En 1944, les philologues classiques se dotent également d'une revue, *Museum Helveticum*, et non seulement en raison des difficultés du moment, mais aussi pour « une contribution durable de la Suisse à l'œuvre commune de la connaissance de l'antiquité classique » (voir l'Avant-Propos du premier fascicule). Enfin, en 1947, les divers spécialistes des sciences du langage, comparatistes et « généralistes », se groupent en une *Société suisse de linguistique*, sur une proposition du professeur Albert Debrunner, de Berne. Ces créations successives témoignent d'une prise de conscience, dans plusieurs milieux de chercheurs, de l'existence d'une « école nationale ». Cette école, conformément à la vocation de la Suisse en général, se caractérise par une ouverture vers le monde extérieur et notamment par une vive curiosité pour les apports étrangers. Ainsi, un des buts principaux des promoteurs du *Museum Helveticum* était l'accueil sans réserve de la production savante des pays en guerre. Cette solidarité scientifique survit à la crise. C'est encore Albert Debrunner qui, en 1953, se joignant à son collègue Hans Krahe, de Tübingen, lance un appel en faveur d'une « Neugründung der Indogermanischen Gesellschaft ». La Société recrute ses membres principalement en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Depuis 1956, elle dispose d'une précieuse revue, *Kratylos*, consacrée à des rapports sur les progrès des différentes branches de la linguistique et à des comptes rendus d'ouvrages.

² Sur l'activité linguistique de la période de guerre on trouve des renseignements chez Ernest Dickenmann, *La linguistique en Suisse de 1938 à 1947. Etudes et publications*, Berne 1948, 24 p.

Le renforcement des liens entre les comparatistes et la naissance de périodiques nouveaux ont contribué à l'essor des études indo-européennes en Suisse dans la période d'après-guerre. Une revue des principaux travaux mettra en lumière les grandes tendances de la recherche.

1. Genève

De la riche bibliographie d'Henri Frei une série d'articles sur des faits indiens intéressent la grammaire comparée. Dans *Carrés sémantiques* (CFS 16, 1958-1959, 3-22), H. F. traite le problème de la relation sémantique entre véd. *pā-* « boire » et *utpā-* « se révolter ». Du simple au composé l'écart ne s'explique pas simplement par l'absence ou la présence d'un préfixe. La combinaison de la notion de « boire » (*pā-*) avec la nuance « de bas en haut » (*úd*) ne rend pas compte du sens de *utpā-*. Aussi, d'aucuns posent-ils deux racines homonymes. C'est l'opinion de Böhtlingk, Caland et Oertel. Mais H. F. ne s'en tient pas à cette solution de facilité, car, d'abord, les grammairiens indiens ne font état nulle part d'une racine **pā-* « se révolter » à côté de *pā-* « boire » et *pā-* « protéger ». Ensuite, l'homonymie complète se constatant rarement, on s'attendrait à des différences grammaticales entre *pā-* « boire » et **pā-* « se révolter », par exemple à une distribution des sens en fonction de la diathèse. Or, la voix moyenne, régulière dans *utpā-*, se rencontre aussi dans *pā-*. Enfin, la répartition des formes à *-b-* et à *-p-* ne dépend pas de la signification (comparer les doublets *ánûtpibati* [Kāthaka-Saṃhitā 31,8] et *anûtpipate* [Taittirīya-Brāhmaṇa 3, 2, 9, 10]). La morphologie plaide donc sans ambiguïté pour la parenté de *pā-* et *utpā-*. Au niveau du contenu, H. F. opère la conciliation des termes par une démarche d'inspiration saussurienne. De même qu'en phonétique l'opposition *capio*: *percipio* s'instaure en deux temps (a. *capio*: **percapio*, b. *capio*: *percipio*), de même en sémantique le système *pā-* « boire »: *utpā-* « se révolter » s'interprète à partir d'un état antérieur *pā-* « x »: *utpā-* « y », où y vaut x + *úd*. Un rapport comme skr. *sārati* « couler » et lat. *sorbeo* « avaler, gober » (racine **ser-*) suggère pour x le sens de « couler ». Le « carré » présenterait donc les éléments *pā-* *« couler » (1): *úd* + *pā-* *« couler vers le haut, déborder » (2) et *pā-* « boire » (3): *utpā-* « se révolter » (4). Le terme (3) se relie à (1), et (4) dérive de (2) par métaphore.

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 165

Nécessaire à la démonstration, la reconstruction du sens de « couler » permet ensuite un rapprochement de $pā-$ < i.-e. $*pō-$ avec $*āp-$ « eau » (< « courant d'eau »). Les formes reposeraient respectivement sur II $*Hp-$ $-éH_3$ et I $Hép-$ $-H_3$. – Le nom de « l'eau », du « courant » joue encore un rôle dans une contribution de 1960, *Véda et Cachemire* (CFS 17, 47-53). H. F. y analyse les composés védiques en $-īpa-$ du type $prati-pām$ « à contre-courant ». L'étymologie traditionnelle par $*prati-Hp-$ laisse sans explication l'antonyme $anvī-pām$ et surtout l'accentuation $prātī-pām$ de la plupart des manuscrits. En revanche, les difficultés disparaissent moyennant la reconnaissance d'un mot $*īpa-$ « courant ». Cette forme hypothétique recevrait une sorte de certificat de légitimité par le témoignage de kāsmīrī $yūp^u$ « inondation », correspondant phonétique exact de véd. $*īpa-$. Au point de vue indo-européen, la finale $-īpa-$ se justifierait par une formation itérative-intensive $*Hī-Hp-$. Ces considérations relatives à la racine $*Hép-$ « couler » se prolongent dans *Trois mots singuliers* (CFS 19, 1962, 87-91). L'hapax védique $udāpyām$ (Atharva-Veda 10, 1, 7b), décomposable en $ud-āp-yām$, ne signifie pas « en remontant le courant » (communis opinio), mais « avec arrogance », car $udāp-$ (< $*ud-Hép-$, avec $vṛddhi$ ou préverbe $ā-$) s'apparente à $utpā-$ (< $*ud-Hp-éH$) « être orgueilleux, se révolter ». Parallèlement, la variante $udāyyam$ de la version Paippalāda de l'Atharva-Veda (16, 35, 7b) se rattache au verbe $ud-i-$ « s'élever », puis « être orgueilleux ». Pour finir, H. F. relève le terme $udīpa-$ « inondation » en sanskrit du Cachemire. Il s'agit d'une formation nominale à redoublement, munie du préfixe $ud-$ ($*ud-Hi-Hp$). – Un « quasi-synonyme » de véd. $udāpyām$, $pratikūlam$, a place dans une famille de mots examinée CFS 20, 1963, 55-62 (*Védique kūlam* « berge »). Dans le contexte d'Atharva-Veda 5, 14, 13ab, les expressions antithétiques $pratikūlam$ et $anukūlam$ ne s'interprètent pas par référence à $kūlam$ « berge ». Les traductions « contre la berge » et « le long de la berge » ne donnent, en effet, pas de sens. En réalité, ces adverbes ne s'expliquent pas comme dénominatifs, mais comme déverbatifs. Derrière $-kūl-$ H. F. soupçonne le degré zéro $*kl-H-$ de la racine $*kél-H-$ « se précipiter » (cf. gr. $κέλομαι$ « pousser, exciter », lat. *celer* « rapide », skr. *kālāyati* « pousser (les chevaux ou le bétail) »). La relation sémantique entre un verbe de mouvement et la notion de « pente raide », apparemment insolite,

n'est cependant pas sans exemple. Des faits comparables s'observent notamment en grec (cf. ἐπιπεῖν « s'abattre » : ἐπίπναι « escarpement ») et en français (cf. *se précipiter* : *précipice*). Sous le rapport de la forme, *-kūl-*, traitement dialectal de *-*kl̥H-*, coexisterait avec *-kūr-* de véd. *tuvi-kūrmí-* « qui se précipite avec force » (épithète d'Indra).

Un disciple éminent d'Henri Frei, le professeur Robert Godel, explore depuis de nombreuses années deux provinces de la grammaire comparée des langues indo-européennes : le latin et l'arménien. Une vision d'ensemble des problèmes et un sentiment très juste des rapports entre phonétique et morphologie d'une part, entre morphologie et sémantique d'autre part, font de R. G. un linguiste très représentatif de l'école de Genève. Dans les diverses contributions du maître, les faits particuliers apparaissent toujours comme partie intégrante du « système de la langue » au sens saussurien. Ainsi, la *Note sur lat. tandem* (CFS 8, 1949, 61-63) place d'emblée l'adverbe en question dans le groupe des « démonstratifs d'exactitude » en *-dem* : *ibidem*, *indidem*, *itidem*, etc. L'analyse *tam* + *-dem* ne s'accorde pas avec l'acception habituelle (« enfin »), mais invite à reconnaître à l'origine la notion de « exactement autant ». Cette reconstruction trouve appui dans les vieux textes (Ennius, Plaute, Lucrèce). De là, on saisit le point de départ du développement de la signification temporelle dans des expressions associant *tandem* à *hodie* vel sim. – Le goût de la synthèse, chez R. G., se manifeste à plein dans l'étude globale sur *Les semi-voyelles en latin* (Studia Linguistica 7, 1953, 90-99). La répartition entre *i* et *y* et entre *u* et *w* dépend d'abord de conditions phonétiques. Devant consonne, par exemple, les variantes consonantiques sont exclues. Mais l'entourage ne détermine pas toujours de manière univoque la nature de la sonante. Alors intervient le critère morphologique. Avec beaucoup de pertinence, R. G. met les oppositions *-lw-*/*-lu-* et *-rw-*/*-ru-* en relation avec des différences sous le rapport de la frontière des monèmes. Dans le cas de *-lw-* et *-rw-*, la limite passe toujours derrière le groupe (type *uolu/i*, de *uolu/o*, et *seru/i*, de *seru/us*). En revanche, *-lu-* et *-ru-* se partagent entre deux unités morphologiques (type *uol/ui*, de *uol/o*, et *ser/ui*, de *ser/o*). Entre autres résultats notables, l'examen des données « au double point de vue des rapports associatifs et syntagmatiques » (p. 91. Cf. Saus-

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 167

sure) révèle l'asymétrie des comportements de *i/y* et *u/w*. En particulier, entre consonne et voyelle *w* se rencontre, mais *y* est impossible. – Les éléments *i* et *u* sont encore au centre d'une monographie de 1961: *Sur l'évolution des voyelles brèves latines en syllabe intérieure* (CFS 18, 53-69). La fermeture de lat. *e, a, o, u* en *i* ou *u* selon l'environnement phonétique connaît peu d'exceptions à l'intérieur du mot en syllabe ouverte. Cependant, un certain nombre de composés échappent à l'évolution en raison d'actions analogiques (*impatiens*, à côté de *patiens*) et *o* se maintient devant *r* (*arboris*). Au point de vue historique, non seulement le passage de *a* à *i*, mais aussi le procès *o* > *i* supposent un moyen terme *e*. Cette phase s'observerait encore indirectement dans *nēmo* < **nehemo* < **ne homo*, si, comme le pense R. G., le *hemonem* de Festus n'a pas de valeur et ne justifie donc pas un prototype **ne hemo*. Pour la transformation en *u*, d'autre part, la présence de *l* vélaire joue un rôle déterminant (cf. *Siculus* en face de *Sicilia*). Quant au flottement entre *i* et *u* dans des doublets comme *optimus* et *optumus*, il ne s'explique pas, selon R. G., par l'existence d'une voyelle intermédiaire de timbre *ü* (conception issue d'une interprétation incorrecte de Quintilien 1, 4, 8), mais par un fait de conservatisme orthographique. La notation *optumus* refléterait un état ancien, tandis qu'*optimus* représenterait la prononciation réelle au I^{er} siècle avant J.-C. – L'étymologie de *Latin pando* (CFS 18, 1961, 71-75) ne se relie pas à l'exposé sur les voyelles brèves, mais intéresse, en revanche, le traitement d'un groupe de consonnes. R. G. admet le rapprochement traditionnel de lat. *pando* et osque *patensins*. Ces présents se ramèneraient à une formation commune **pat-n-e/o-*, avec un suffixe nasal. En osque, la séquence *-tne-* se résout par anaptyxe (*-tene-*), puis se réduit par syncope (*-ten-*), tandis qu'en latin les consonnes restent en contact. Mais la distance de *-tn-* à *-nd-* ne procède pas d'un simple changement phonétique (méta-thèse). En effet, à un phénomène d'assimilation (**patnō* > **pannō*) s'ajoute une réfection morphologique: la classe luxuriante de *mando, scando, -fendo* etc. provoque la substitution de *pando* à **pannō*, forme anormale dans le système latin. – Au sujet de *Latin armentum* (CFS 19, 1962, 93-99), des considérations d'ordre sémantique montrent les défauts des étymologies anciennes et modernes. Par opposition à *iumenta* « bêtes d'attelage, animaux de travail »,

armenta s'applique au « bétail paissant ». Il n'y a donc pas de rapport entre *armentum* et *arare* (Varron), et le recours à *arma* (Paul Diacre et Servius) ou à la racine d'*armus* (Walde-Hofmann) ne satisfait pas davantage. En revanche, le radical d'*arcere* entre en ligne de compte. Ainsi, le dérivé **armentom* > *armentum* désignerait proprement le « bétail qu'on tient éloigné (des étables) ». – Dans la *Note sur l'inscription du « Vase de Duenos » (CIL I²⁴)* (CFS 19, 1962, 101-106), R. G. renouvelle l'interprétation de ce texte vieux-latin à partir d'une constatation relative à l'écriture. Dans le système graphique archaïque, O ne noterait pas seulement [o], mais aussi [u]. Cela permet, notamment, l'identification d'une forme IOPET (= iubet) et, par là, une modification sensible de la compréhension d'ensemble.

En linguistique arménienne, R. G. consacre la *Note sur arm. linel « devenir »* (CFS 11, 1953, 42-44) au problème du supplétisme de *em* « je suis », *linim* « je deviens » et *etanim* « je deviens ». En 1965 paraît une étude plus importante sur *Les origines de la conjugaison arménienne* (REArm 2, 21-41). Pour tous les types de présents et d'aoristes l'auteur distingue une part d'héritage et un plus ou moins grand nombre d'innovations. La comparaison entre l'arménien et les autres langues indo-européennes manifeste très peu de correspondances exactes de formes verbales. On observe, en revanche, assez souvent des relations de parenté au niveau des éléments constitutifs des mots. Le radical, le suffixe et la désinence de *lnum*, par exemple, continuent respectivement i.-e. **plē-*, *-nu-* et *-mi*. Les trois unités se retrouvent ailleurs, mais seul l'arménien témoigne d'une combinaison **plēnumi*. En outre, des décalages au plan fonctionnel proviennent d'une réorganisation du système verbal. En particulier, une partie des aoristes repose sur d'anciens imparfaits. D'une façon générale, les morphèmes de dérivation se prêtent bien à l'analyse, alors que les désinences ont une histoire complexe et largement obscure. – Le verbe arménien fait encore l'objet d'une contribution de 1969 (*Les aoristes arméniens en -c^o-*: *Studia classica et orientalia Antonino Pagliaro dedicata*, (Rome), 2, 253-258) et tient une place importante dans les *Questions de phonétique et de morphologie arméniennes*: REArm 7, 1970, 1-7. Enfin, R. G. a rédigé le chapitre *Diachronic Armenian* dans les *CTL*, vol. 6, Londres-La Haye-Paris 1970, 139-159.

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 169

2. Zurich

A l'Université de Zurich, grâce à l'activité de Manu Leumann et Ernst Risch, les études indo-européennes brillent depuis longtemps d'un éclat incomparable. Fils du grand indianiste Ernst Leumann, M. L. a consacré plusieurs publications au domaine indo-iranien, mais ses travaux majeurs portent sur les langues classiques. Pour la période antérieure à 1945, on rappellera parmi ses contributions à la linguistique latine la thèse remarquable de 1917 (*Die lateinischen Adjektiva auf -lis*), le remaniement complet de la *Lateinische Grammatik (Laut- und Formenlehre)* de Stolz-Schmalz en 1926-1928 et la collaboration précieuse à la rédaction du *Thesaurus Linguae Latinae*. En dépit d'intérêts différents, M. L. partage avec les représentants de l'école de Genève une conception saussurienne des conditions du fonctionnement de la langue. Ainsi, dans une étude pénétrante de 1947 (*Die lateinische Dichtersprache: Mus. Helv. 4, 116-139*), la distinction entre les plans collectif et individuel du phénomène linguistique évoque l'opposition « langue/parole » de Saussure. Le binarisme se prolonge ensuite dans les notions de « Mitteilungsfunktion » (fonction de communication) et de « Ausdrucksfunktion » (fonction d'expression). La dernière joue un rôle important particulièrement en poésie et, par conséquent, les œuvres poétiques présentent en général un caractère fortement personnel. Les traits singuliers n'excluent pas, cependant, l'existence d'un patrimoine commun de formes et de procédés. Dans la littérature antique, surtout, les auteurs se réfèrent consciemment à des modèles du genre. En Grèce, la tradition commence avec Homère, à Rome avec Ennius. Avec un siècle et demi d'avance, les Annales préfigurent l'Énéide. Dans l'intervalle se situe le poème de Lucrèce, également riche en réminiscences d'Ennius. Outre les influences nationales les écrivains latins subissent l'attraction des lettres grecques. Il en résulte des changements dans la forme métrique – l'hexamètre homérique et le distique élégiaque remplacent le vieux saturnien – et, du même coup, dans les unités lexicales. En effet, des mots prosodiquement impropres à la poésie dactylique cèdent la place à des substituts. Par une réfection archaïsante, *imperator* devient chez Ennius *induperator*. Mais le poète tourne parfois la difficulté par l'emploi d'un terme étymologiquement indépendant: *ductores*

170 Cahiers Ferdinand de Saussure 29 (1974-1975)

fournit un équivalent à *imperatores*. Ainsi, dans l'ensemble, la langue poétique latine se distingue de la prose essentiellement sous le rapport du vocabulaire. Calquant des composés grecs, Ennius forge des vocables insolites et non conformes au type linguistique du latin. Ex. *suauiloquens* (ἡδυεπής), *altiuolans* (ὑψιπετής), *altitonans* (ὑψιβρεμέτης). Ailleurs, la transposition produit des expressions moins proches des originaux : comme épithète de nom propre, *audaci cum pectore* (Ennius) imite θρασυκάρδιος. Dans le lexique des verbes, la suppression du préfixe compte parmi les procédés poétiques les plus caractéristiques. On a : (*con-*)*solari*, (*in-*)*tueri*, (*re-*)*linquere*, etc. En morphologie, la plupart des faits aberrants s'expliquent comme archaïsmes. C'est le cas du génitif sg. en *-āi* (*siluāi*), de l'infinitif passif et déponent en *-ier*, du futur *iusso* (pour *iubebo* ou *iussero*). Enfin, la syntaxe s'écarte de la norme cicéronienne par une très grande liberté dans l'ordre des mots et par l'emprunt de constructions grecques. Virgile connaît l'accusatif de relation, l'adverbe adnominal (type *populum late regem*, En. 1, 21 ; cf. εὐρὸν κρείων) et l'emploi de l'infinitif passif au lieu du supin (*maiorque uideri*, En. 6, 49 ; cf. hom. μέγας εἰσοράσθαι). En revanche, les Latins laissent aux Grecs l'artifice de l'allongement métrique. La licence poétique a donc des limites, et la littérature en vers garde pendant toute la latinité des attaches avec les genres de la prose (en particulier avec la langue parlée). Corollairement, des prosateurs comme Tite-Live et Tacite font un large usage de mots poétiques. – Veut-on un exemple d'un exposé plus technique de M. L., on se reportera à l'article *Lateinisch habere mit Infinitiv* (Mus. Helv. 19, 1962, 65-71). L'auteur s'y occupe de la préhistoire du futur des langues romanes. De fait, la périphrase *habeo* + infinitif se rencontre avec la valeur du futur pour la première fois chez Tertullien. *Adversus Marcionem* 4, 40, par exemple, l'expression *adduci habens* se trouve en parallèle avec *os non aperturus*. Une pareille équivalence entre la forme en *-turus* et le type roman s'observe dans des gloses du genre *oriturum (esse)* : *hoc splendidius quam si « nasci habere »... dixisset* (Porphyryon, Hor. Epist. 2, 1, 17 ; III^e s. apr. J.-C.). Enfin, la littérature de traduction fournit des témoignages interprétables avec certitude. Ainsi, l'Itala (Marc 14, 27) transpose σκανδαλισθήσεσθε par *scandalizari habetis*. La langue classique n'offre pas de faits comparables au point de

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 171

vue fonctionnel. Chez Cicéron, *habeo dicere* ne signifie pas « je dirai », mais à peu près « je peux dire ». La construction s'emploie d'ailleurs dans d'étroites limites, l'infinitif étant toujours un verbe de parole. On note aussi la présence obligatoire d'un pronom neutre à l'accusatif. Ce pronom se rattache primitivement à la forme personnelle et non à l'infinitif, car le syntagme *hoc habeo dicere* correspond à la variante syntaxique *hoc habeo quod dicam*. L'analyse dégage d'abord l'énoncé *hoc habeo* « j'ai ceci (à disposition) », puis le terme complémentaire *dicere* (ou: *quod dicam*). Cette interprétation ne s'accorde pas avec l'hypothèse de l'influence du tour *hoc possum dicere*, où le pronom dépend de l'infinitif. C'est pourquoi M. L. envisage un modèle grec. La locution *hoc habeo dicere* de Cicéron reposerait sur le schéma de phrases comme οὐ γὰρ ἔχω τοῦτό γε εἰπεῖν ἀτρεκέως (Hérodote 1, 160, 2). L'action analogique se comprend d'autant mieux que le grec a le pendant de lat. *habeo quid dicam* dans (οὐδ')ἔχω τι φῶ (Eschyle, *Cho.* 91, etc.). Le rapprochement éclaire donc de façon convaincante les origines de la construction de l'infinitif avec *habere*. Mais le glissement vers la valeur de futur représente un développement autonome en latin. L'innovation s'explique par une modification de structure. Dans la séquence *hoc habeo dicere*, le pronom *hoc*, initialement objet de *habeo*, est réinterprété comme régime de *dicere*. Ce procès entraîne nécessairement un changement de statut de *habeo*, qui devient un verbe auxiliaire. Dès lors, les conditions sont réunies pour la formation du futur périphrastique.

Déjà dans le traitement des faits latins, un intérêt particulier pour les emprunts au grec révèle chez M. L. une profonde connaissance du domaine hellénique. De fait, la linguistique grecque doit beaucoup au maître zurichois. L'événement capital est la parution des *Homerische Wörter* en 1950. L'ouvrage, comme en 1914 le *Lexilogus zu Homer* de Friedrich Bechtel, fait date dans l'histoire de la philologie homérique. A la différence d'Ernst Risch dans la *Wortbildung der homerischen Sprache*, 1^{re} éd. Berlin/Leipzig 1937; nouv. éd. 1973, M. L. se limite à l'explication des formes anormales et des expressions problématiques. Dans la plupart des cas, les analyses apportent sinon toujours des solutions définitives, du moins un net progrès par rapport aux conceptions antérieures. C'est le fruit d'une méthode exigeante et d'une grande finesse de raison-

nement. L'auteur des *Homerische Wörter* envisage la totalité des contextes du terme ou du groupe à l'étude et se fonde en priorité sur les emplois. L'étymologie, souvent mauvaise conseillère, n'intervient qu'après coup. Dans le détail des faits, les irrégularités proviendraient fréquemment de l'imitation, plus ou moins heureuse, de modèles. Les aèdes réutiliseraient sans cesse dans de nouveaux contextes les formules de prédécesseurs, et le changement des conditions entraînerait un changement dans la langue. Des rapports de dépendance s'observeraient à l'intérieur même des poèmes homériques. Cela suppose une pluralité d'auteurs. Les effets d'une situation pareille se traduisent de façons multiples au niveau du texte, mais reposent toujours sur un malentendu. Ainsi, en II 233, dans une adresse à Zeus, un scholiaste donne la leçon Ἀναδωδωναῖε pour ἄνα Δωδωναῖε à cause du caractère insolite d'ἄνα comme vocatif d'ἄναξ « protecteur ». La forme usuelle est, en effet, ἄναξ, identique au nominatif (Ξ 233, Π 514, 523, etc.). De plus, l'homonymie du préfixe ἄνα- facilitait la faute. Parfois, l'univerbation produit des formes durables, encore en usage après Homère. L'un des exemples les plus frappants, ἐπιόρκος, fait l'objet d'un développement remarquable (pp. 79-92). Les dialectes conservateurs sous le rapport du digamma n'attestent pas *Fόρκος, mais seulement ὄρκος, l'hiatus intérieur d'ἐπιόρκος dénonce une formation relativement récente par « Zusammenrückung ». Un composé présenterait, en effet, l'élision (*ἔφορκος). E. Schwyzer, attentif à cet argument linguistique, cherche l'origine du terme dans une expression du type λάξ δ'ἐφ' ὀρκίους ἔβη « il a foulé aux pieds les ὀρκια » (Archiloque 79, 13). Le substantif ἐπιόρκος se constituerait par hypostase à partir du syntagme ὁ ἐπὶ ὀρκῶ (βᾶς). Dans cette perspective, le simple ὄρκος désignerait anciennement l'objet matériel (par exemple le Styx) par lequel on jure. Or, le formulaire homérique ne vérifie pas cette hypothèse. La confrontation des passages de l'Iliade enseigne le sens premier de « serment ». C'est pourquoi M. L. envisage un autre point de départ. Le type de contexte propice à la genèse de l'expression ἐπιόρκον ὀμόσσαι se rencontre chez Hésiode, *Op.* 193-194: βλάψει δ'ὁ κακὸς τὸν ἀρεῖονα φῶτα / μύθοισιν σκολιοῖς ἐνέπων, ἐπὶ δ'ὄρκον ὀμεῖται « le méchant fera tort au bon, tenant des propos tortueux, et là-dessus il prêtera un serment ». En l'occurrence, la nuance défavorable de ὄρκος apparaît

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 173

à plein. Dans le voisinage de *μύθοισιν σκολιοῖς ἐνέπων*, le serment en question s'identifie à un « faux serment ». On est donc tout près de la variante *ἐπιόρκον ὁμόσση* (Hésiode, *Th.* 232). La transformation du groupe *ἐπι ὄρκον* en une unité lexicale (*ἐπιόρκον*) permet la création d'un nominatif *ἐπιόρκος*, et ensuite celle du dérivé *ἐπιορκέω*. Au total, l'histoire d'*ἐπιόρκος* se résume dans une suppression de frontière. En revanche, il y a seulement déplacement dans le cas de *νήδυμος*, doublet de *ἡδυμος* « doux, agréable ». En effet, l'initiale *v-* s'explique par la fausse coupe d'une séquence comme *ἔχεν ἡδυμος* dans la scriptio continua. Le *v̄* épheleystique de la forme verbale apparaît après la chute du *F* initial de l'adjectif (cf. B 2 *Δία δ'οὐκ ἔχε (F)ἡδυμος ὕπνος*). Un changement phonétique crée donc la condition préalable à l'innovation lexicale. Mais c'est là un fait particulier. Le plus souvent, le renouvellement du vocabulaire épique s'explique entièrement dans le cadre des opérations individuelles du décodage. L'apparition de l'adjectif *ἀταλός*, par exemple, résulte d'une réinterprétation du composé *ἀταλάφρων*. En Z 400, *ἀταλάφρονα*, épithète de *παῖδ(α)*, signifie « apeuré » et se comprend par référence à *ταλάφρων* « courageux ». Mais, l'effacement de la valeur négative conduit à l'analyse *ἀταλά-φρων*, puis au réemploi du membre initial en syntaxe libre (cf. *ἀταλά φρονέοντες*, Σ 567). Appliqué à des jeunes filles et à de jeunes animaux, *ἀταλός* se traduit à peu près par « juvénile ». Voilà, à travers quelques échantillons, un écho des recherches de M. L. dans *Homerische Wörter*. En bref, le lecteur y découvre le mystère de l'origine d'une cinquantaine de mots poétiques naguère incompris, et, au-delà du détail, se fait une idée des procédés de la composition aédique.

Grand maître des études grecques et latines, le savant zurichois fait aussi autorité en matière de linguistique indo-iranienne. Parmi les contributions les plus récentes, une série d'articles (1963, 1967 et 1971) portent sur le khotanais. Durant la même période, M. L. donne dans la *Festschrift Morgenstierne* un exposé sur v.p. *hagmatā* (1964). Dans le domaine de l'indien, les derniers travaux sont: *Der altindische kausative Aorist ajījanat* (*Festschrift W. Norman Brown*, 1962, 152-159), *Merkmale des Sanskrit als Kunstsprache* (*Asiatische Studien* 1965, 207-215), *Über u- und yu- Adjektive des Altindischen* (*Mélanges d'indianisme à la mémoire de L. Renou*, 1968, 467-478), *Zu den lautlichen Fernwirkungen im Altindischen*

(Festschrift F. B. J. Kuiper, 1968, 53-59). Cette production témoigne à la fois d'une information très large et d'un souci constant de retenir l'essentiel. L'article de la Festschrift Kuiper, par exemple, présente en une demi-douzaine de pages seulement le vaste problème de l'assimilation et de la dissimilation à distance en sanskrit. Le phénomène n'a pas beaucoup de prise sur la syllabe de redoublement dans les formes du présent et du parfait. La raison en est double: d'abord l'initiale de mot représente une position phonétiquement forte, et puis la reduplication joue un rôle grammatical. Ainsi, dans les faits, les altérations se limitent le plus souvent au timbre de la voyelle constitutive du morphème. Comme le latin a *scicidī* et *tutudī* (mais encore, dans la vieille langue, *pepugī* et *memordī*), de même le sanskrit redouble en *i* et *u* les radicaux à *i* et *u*: *cikite*, *tutude*. A l'inverse, une action différenciatrice s'exerce sur des séquences identiques comportant un groupe de consonnes. On a *tasthau* pour **sta-sthau* et *paspr̥se* pour **spaspr̥se* (cf. latin *sistō*). Un changement plus profond, mais exceptionnel, s'observe dans le syntagme *ná nin̄dima* « nous n'avons pas insulté » (RV 1, 161, 1). En l'occurrence, le remplacement de *nin̄dima* par une forme plus courte s'explique dans un contexte particulier. En effet, la présence d'une négation étroitement liée au verbe plaçait le redoublement dans la situation d'une syllabe intérieure et l'haplogogie devenait alors possible (cf. *ma(dhu)-dugha*). Cependant, au lieu de la chute d'un élément, la dissimilation produit souvent un changement dans l'articulation d'un phonème. La configuration *r - r*, instable, se résout en *l - r* ou *r - l*, et *ṣ - ṣ* donne *s - ṣ*: véd. *alarti* < **arar-ti*, véd. *sisakṣi* < **siṣakṣi*.

Outre une œuvre scientifique remarquable, la linguistique doit à Manu Leumann la formation de brillants élèves. L'un d'eux, Ernst Risch, occupe présentement la chaire de grammaire comparée de l'Université de Zürich. Les domaines de prédilection de son maître sont aussi les siens, notamment le grec. Ainsi, avant la guerre paraît la *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin/Leipzig 1937, livre de base pour l'étude de la formation des mots dans la langue homérique. Cette publication révèle la compétence non seulement de l'helléniste, mais aussi du comparatiste, les faits grecs étant présentés dans le contexte de la morphologie indo-européenne. La même perspective se retrouve dans les travaux ultérieurs, et d'abord

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 175

dans les *Betrachtungen zu den indogermanischen Verwandtschaftsnamen* (Mus. Helv. 1, 1944, 115-122). Après B. Delbrück et E. Hermann, E. R. y reprend le problème, capital pour l'histoire de la civilisation, des termes de parenté. Le système de l'indo-européen commun n'a ni la complexité du modèle latin ou grec, ni la clarté du type occidental moderne. En latin, les oncles et les tantes paternels et maternels font l'objet de dénominations spécifiques: *patruus* s'applique au frère du père, *avunculus* au frère de la mère; *amita* à la sœur du père et *matertera* à la sœur de la mère. En grec, le lexique distingue également les parents du mari et de la femme. Le « beau-père », en particulier, s'appelle soit ἐκυρός (= père du mari), soit πενθερός (= père de la femme). Pour l'indo-européen, la méthode comparative dégage une terminologie sensiblement moins riche. Cela tient à l'organisation rigoureusement patriarcale de la famille. Seule importe l'ascendance paternelle, car la maison n'abrite que les membres de la lignée du mari. Les parents de la femme vivent séparément. En revanche, les fils, même mariés, restent sous le toit paternel, ainsi que les filles célibataires. Par là s'explique la conservation des noms du « père » (lat. *pater*), de la « mère » (lat. *mater*), du « frère » (lat. *frater*), de la « sœur » (lat. *soror*), du « père du mari » (lat. *socer*) et, réciproquement, de la « femme du fils » (lat. *nurus*), du « frère du mari » (gr. δάηρ, lat. *lēuir*), de la « sœur du mari » (gr. γαλώως, lat. *glōs*), enfin des « femmes des frères du mari » (gr. εἰνατέρες, lat. *ianitricēs*). On observe, corollairement, l'absence de termes anciens pour le « père et la mère de la femme », pour les « frères et sœurs de la femme » et pour le « mari de la fille ». Lacune plus surprenante, il n'y a pas d'expression préhistorique pour « cousins ». Pourtant, les enfants des frères du père appartenaient à la grande famille. De fait, l'irrégularité n'est qu'apparente et tient, en réalité, à l'ambiguïté de i.-e. **bhrátēr* et **swésōr*. En effet, les frères et les cousins (ou les sœurs et les cousines), égaux vis-à-vis du *pater familias*, c'est-à-dire vis-à-vis du grand-père d'ego, ne donnaient pas lieu à des appellations distinctes. A l'époque historique seulement, des nuances sont apparues, qui ont été en général traduites par des adjectifs de détermination. C'est le type *frātrēs (sorōrēs) patruēlēs*. Comme **bhrátēr* ne recouvre pas simplement la notion de « frère », de même **pātēr* ne correspond pas seulement à « père », mais inclut le « grand-père ». En faveur de cette hypo-

thèse plaident l'absence d'une expression propre commune à la majorité des dialectes — *awos n'existe qu'en latin (*auus*), en germanique (got. *awo* « grand-mère »), en arménien (*haw*) et en hittite (*huhhaš*) — et les dénominations explicites (secondaires) du lituanien (*tėvas senàsis* « le vieux père ») et du sanskrit (*pitāmahá-* « le père grand »). — Par le biais de la recherche lexicologique, E. R. s'est occupé non seulement de la dimension sociale de la condition humaine, mais aussi de l'aspect physique. On pense à une belle contribution de 1961, *Die indogermanischen Verwandten von griechisch σάρκες*: Die Sprache 7, 93-98. Un des mérites de l'enquête réside précisément dans la définition de σάρκες comme élément du vocabulaire de l'homme. En effet, ce pluriel tantum — le singulier ne se rencontre qu'au génitif partitif en τ 450 — ne s'emploie jamais pour les animaux dans les poèmes homériques. Parfois en relation de coordination avec ἔγκαια « entrailles » et ὀστέα « os » (cf. ι 293), σάρκες se rapporte à une partie du corps. C'est la « chair » de l'homme vivant, par opposition à κρέας, qui s'applique à la « chair débitée », à la « viande ». La distinction est essentielle non seulement au point de vue grec, mais aussi dans la perspective de la reconstruction en indo-européen. D'après la forme (éolienne) de grammairiens σύρκες, σαρκ- remonte à *twrk-, degré réduit (*twrk-*) de *twerk-/*twork-. La coexistence de *twrk- et de *turk- (> συρκ-) rappelle les variantes du nom de nombre « quatre »: *k^wetwṛ- (cf. τέσσαρες) et *k^wetur- (cf. πίσυρες). En dehors du grec, *twerk-/*twork- se reflète dans av. *θwarəs-*. Cette racine verbale ne signifie pas « couper » (conception fautive des dictionnaires étymologiques), mais « créer, former ». Les dérivés *θwaršti-* « forme » et *θwōrəštār-*, *θwarəxštār-* « créateur » (cf. véd. *tvāṣtar-*) en donnent confirmation. Les faits grecs et indo-iraniens s'accordent donc tout à fait, formellement et sémantiquement: σάρκες se dit de la « chair en tant qu'elle donne forme au corps humain ». Cette mise au point permet un rapprochement avec un terme hittite. En effet, au point de vue du contenu, *tuekka-* « corps, personne » se relie sans peine aux données précédentes. Sur le plan de l'expression, cependant, l'absence de *r* intérieur pose un problème. C'est pourquoi les étymologistes rattachent, en général, le mot hittite au groupe de skr. *tvac-* f. « peau », gr. σάκος n. « bouclier en cuir ». Mais, plus satisfaisante pour le sens, la correspondance entre hitt. *tuekka-*

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 177

et av. *ḫwaras-* ne se heurte pas à un obstacle phonétique insurmontable. De fait, l'anatolien connaît, dans plusieurs catégories de formes, un flottement entre *r* et son absence. En particulier, la coexistence de *wakkant-* et *warkant-* rend vraisemblable un doublet **tuerka-* de *tuekka-*. E. R. refait ainsi l'unité d'un ensemble lexical important.

Sinon dans le cas particulier de *σάρκες*, du moins en mainte occasion l'étymologie du grec profite des données mycéniennes. Or, E. R. compte précisément parmi les mycénologues de la première heure. Sa contribution propre vise, au-delà des interprétations de détail, au classement systématique des traits phonétiques et morphologiques des nouveaux documents pour le bénéfice d'une étude dialectologique. Les résultats de l'enquête se traduisent d'abord dans la communication magistrale du Colloque International sur les textes mycéniens (Gif-sur-Yvette, 3-7 avril 1956; voir les *Actes*, publiés par M. Lejeune, Paris 1956, 167-172). E. R. y relève premièrement des archaïsmes remarquables. Le mycénien se sépare de tous les parlers grecs du I^{er} millénaire par la conservation constante des labio-vélaires devant *e*, *i* et *o* (type *to-ro-ge-jo-me-no* = τροπέμενος), par le maintien sporadique de *ǰ* devant *o* à l'initiale et à l'intérieur (type *e-re-pa-te-jo* = ἐλεφάντεος), par l'emploi régulier de la désinence *-pi* et par l'absence fréquente d'une voyelle *o* de liaison dans les composés et les dérivés (type *te-mi-we²-ta* = τερμίφεντα, cf. hom. τερμίμεντα). Ces particularités, seulement révélatrices de l'âge des textes, n'enseignent rien sur la position du dialecte. A cet égard, les observations possibles — la graphie, très déficiente, ne fournit pas toutes les précisions utiles — rangent le mycénien parmi les parlers du Sud: ionien et arcado-cypriote. La langue des tablettes partage, notamment, avec le grec méridional le traitement *-si* de *-ti* (*e-ko-si* = ἔχονσι) et la formation d'adverbes en *-te* (*o-te* = ὄτε. Cf. ion-att. πότε, en face d'éol. πότα et dor. ποκά). Les rares désaccords entre le mycénien et l'arcadien ne représentent jamais le prix d'affinités avec le dorien. On constate, en revanche, des points de rencontre avec la langue homérique (*po-se-da-o* = Ποσειδάων). De là, E. R. de conclure: « Il n'y a aucune caractéristique du mycénien, étrangère et à l'arcado-cypr. et à l'ion., qui soit attestée en éol. ou en dor. » — Après l'esquisse de 1956, le savant zurichois inclut dans un exposé

plus complet de 1958 la discussion des problèmes afférents à l'écriture. Le titre de l'article (*Die Entzifferung der Minoischen Linearschrift B*: *Anthropos* 53, 143-160) suppose déjà l'existence de plusieurs systèmes graphiques dans l'île de Crète. Chronologiquement entre d'abord en ligne de compte une écriture hiéroglyphique, en usage vers 2000 av. J.-C. Puis, dérivée de ces hiéroglyphes, une sorte de cursive est connue par des textes des XVII^e-XV^e siècles : c'est le « linéaire A ». Enfin, le « linéaire B » se rencontre à Cnossos dans la seconde moitié du XV^e siècle, et à Pylos et Mycènes à la fin du XIII^e siècle. Le déchiffrement du linéaire B posait aux chercheurs des problèmes très difficiles, car le matériel à disposition — en tout quelques milliers de tablettes — ne comprend pas de textes bilingues. Heureusement, l'usage complémentaire d'idéogrammes aisément interprétables constituait un atout important. De fait, après les travaux préparatoires d'Alice Kober, Michael Ventris découvre, en 1952, la valeur exacte de la plupart des signes du syllabaire (au nombre d'environ quatre-vingt-dix). Le décryptage donne alors un résultat inattendu : les documents de Cnossos ne livrent pas une langue « égéenne », mais un dialecte grec archaïque. Malheureusement, la notation est très déficiente. D'une part, il n'y a pas de syllabogrammes pour les groupes CVC (syllabes fermées), d'autre part ni les simples et les aspirées, ni les sourdes et les sonores (sauf dans l'ordre des dentales) ne font l'objet de séries distinctes. Ainsi, le mycénien — ce nom s'applique au parler homogène de Mycènes, Pylos et Cnossos — écrit trop (*ko-no-* = κνω-) ou trop peu (*to-so* = τόσος), et contient beaucoup de formes ambiguës (*-po-ro* = -φορος, -πορος, -πωλος, -φρων). Des flottements de nature graphique s'observent sporadiquement : *ko-to-i-na* (= κτοίνα) et *ko-to-na* se distribuent géographiquement, entre Cnossos et Pylos respectivement. En revanche, le lieu de provenance n'a pas d'incidence sur la langue des tablettes. En gros, le mycénien s'apparente aux groupes arcado-cypriote et ionien-attique. En dépit de coïncidences nombreuses, il n'y a pas de filiation directe entre le grec des Achéens et le dialecte homérique. Au reste, les analogies entre faits mycéniens et données du I^{er} millénaire sont quelquefois partielles. Ainsi, *a-re-pa-(zo-o)* recouvre exactement ἀλειφα, tandis que la variante *a-re-po-(zo-o)* n'a pas d'écho en grec alphabétique. Cette observation s'inscrit

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 179

dans l'étude systématique d'E. R. sur *Les différences dialectales dans le mycénien* (Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies, ed. by L. R. Palmer and J. Chadwick, Cambridge 1966, 150-157). A côté de l'hésitation entre *a* et *o* comme reflets des sonantes nasales, les documents attestent une situation de concurrence entre datifs en *-e* (= *-ει*) et en *-i*, et entre les timbres *e* et *i* du vocalisme radical (cf. *te-mi-ti-ja* = *θεμιστιᾶς* et *ti-mi-ti-ja*). Les trois catégories de doublets comportent un type courant et un type rare; celui-ci, propre à quelques « mains » ou scribes (cf. les examens paléographiques de Bennett), présente le traitement *a* de **n*, le datif en *-i* et la forme *te-mi-ti-ja*. Les parlers grecs du I^{er} millénaire rejoignent ce « mycénien spécial », mais s'écartent du « mycénien normal ».

Le panorama précédent donne une idée des travaux d'E. R. Mais seule la lecture des articles originaux révèle le talent de l'auteur dans la conciliation de la rigueur scientifique et de la clarté de l'exposition. Jamais les aspérités de l'objet à l'étude n'empêchent une description à la fois respectueuse du détail et attentive aux caractères généraux. Par cet esprit de synthèse et cette compréhension de l'essentiel, E. R. allie aux qualités du chercheur les dons du professeur. Ainsi, le rayonnement du maître se manifeste, en dehors des contributions personnelles, chez de nombreux disciples. Sous la direction d'E. R. ont été élaborées plusieurs thèses de linguistique grecque, notamment: H. Troxler, *Sprache und Wortschatz Hesiods*, Zürich 1964, 245 p.; W. Kastner, *Die griechischen Adjektive zweier Endungen auf -ΟΣ*, Heidelberg 1967; E. H. Rüedi, *Vom 'Ελλανοδικας zum ἀλλαντοπώλης. Eine Studie zu den verbalen Rektionskomposita auf -ας/-ης*, Zürich 1969, 185 p.; M. Nöthiger, *Die Sprache des Stesichorus und des Ibycus*, Zürich 1971, 203 p.; R. Schweizer-Keller, *Vom Umgang des Aischylos mit der Sprache. Interpretationen zu seinen Namensdeutungen*, Aarau 1972, 87 p.; R. B. Harlow, *Eine Dialektanalyse der koischen Asylierkunden*, Dunedin (Nouvelle-Zélande) 1972, 91 p. Deux thèses récentes, également dirigées par E. R., portent sur la langue latine: A. Hauri-Karrer, *Lateinische Gebäcksbezeichnungen*, Zürich 1972, 164 p.; F. Piccoli, *Participium praesentis activi und ablativus gerundi. Aspekte ihrer syntaktischen Entwicklung im Latein der Kaiserzeit*, Zürich 1972. Enfin, en grammaire indo-européenne, E. R. a suivi

la thèse de R. Zwolanek: *Váyav indraśca. Studien zu Anrufungsformen im Vedischen, Avestischen und Griechischen*, Munich 1970.

3. Berne et Neuchâtel

Le prédécesseur du titulaire actuel de la chaire de grammaire comparée de l'Université de Berne compte parmi les plus grands comparatistes du second quart du XX^e siècle. Le professeur Albert Debrunner (1884-1958) laisse à la postérité une œuvre remarquable par l'étendue et la qualité du travail. Elève du fameux linguiste suisse Jacob Wackernagel, c'est l'homme des grandes entreprises. Dès avant la nomination à Berne (1920), A. D. remanie la *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch* de Friedrich Blass (4^e éd. 1913) et, quatre ans plus tard, publie une *Griechische Wortbildungslehre* encore fort utile aujourd'hui. Il décline, en 1921, l'offre de Walter Otto relative à une refonte complète de la grammaire grecque de Brugmann-Thumb, pour des raisons de concurrence avec son activité de collaborateur à la monumentale *Altindische Grammatik* de J. Wackernagel. L'éditeur du *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* confie alors à Eduard Schwyzer la réalisation du projet. En 1934, puis en 1939 paraissent respectivement une phonétique et une morphologie. Mais Schwyzer, enlevé à la science en 1943, laisse inachevé le manuscrit de l'exposé sur la syntaxe. Dans ces circonstances, A. Debrunner accepte la tâche ingrate de la mise au point et de la poursuite de la rédaction. Ainsi, en 1950, un volume de 714 pages sort de presse (voir les comptes rendus de Leroy: *L'Antiquité classique* 1950, 490-493; Risch: *Museum Helveticum* 1950, 230; Humbert: *Revue des Etudes Anciennes* 1954, 170-174). Enfin, en 1953, A. D. signe la troisième édition, revue et corrigée, de la *Geschichte der griechischen Sprache* d'O. Hoffmann (Sammlung Göschen). Voilà, en quelques titres et quelques dates, les temps forts de la carrière d'helléniste du grand linguiste bernois. L'esprit de l'œuvre et la méthode de travail apparaîtront dans un aperçu des recherches d'après-guerre dans le domaine du grec. Sous le titre *Homerica* (*Mus. Helv.* 3, 1946, 40-47), A. D. traite d'abord la question de la distribution des formes ἡμαρ n. et ἡμέρη f. dans l'Iliade et l'Odyssée. Le sens ne joue pas de rôle, sauf au niveau des dérivés ἡμάτιος « pendant le jour » et ἡμέριος « qui ne dure qu'un jour ». Les termes bases signifient simplement « jour » sans nuance parti-

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 181

culière. La répartition dépend donc de conditions purement formelles. Désignation usuelle dans la langue quotidienne d'Homère (l'ionien), ἡμέρη n'était pas d'un emploi facile en poésie pour des raisons de contraintes métriques. Seuls entraient dans l'hexamètre ἡμέρη (nom. sg.), ἡμέρη (dat. sg.) et ἡμέραι (nom. pl.) devant voyelle initiale du mot suivant. L'aède avait donc besoin de substituts et recourait alors au paradigme de l'archaïque et non ionien ἡμαρ, ἡματος. La place accessoire de la variante neutre est révélée indirectement par des faits d'accord grammatical. Dans les expressions elliptiques, en effet, l'ordinal se rapportant au nom du « jour » apparaît presque toujours au féminin, même dans le voisinage immédiat de la forme ἡμαρ. On lit, par exemple, en x 80: ἐξῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νόκτας τε καὶ ἡμαρ. ἐβδομάτῃ δ'ἰκόμεσθα... Le terme sous-entendu, le seul vraiment vivant, était ἡμέρη. – C'est encore à la métrique que, dans la deuxième partie de l'article, A. D. demande l'explication de la concurrence entre les séries ὁ ἢ τό et ὅς ἢ ὄ. A l'origine, ὁ ἢ τό fonctionnent comme démonstratifs, se reliant étymologiquement à skr. *sa sã tad*. Cependant, l'emploi comme relatif se rencontre notoirement chez Homère et en ionien en général. Par contre, le relatif proprement dit ὅς ἢ ὄ (= skr. *yañ yã yad*) ne remplace qu'exceptionnellement le démonstratif. Cela se présente au neutre dans l'expression ὁ γὰρ γέρας ἔστι θανόντων (Ψ 9 et ω 190). A côté de la variante régulière τὸ γὰρ γέρας ἔστι θανόντων (Π457, 675; ω296), le type ὁ γὰρ se justifie comme création artificielle conditionnée métriquement. – La servitude des rythmes rend compte également d'une extension analogique du thème verbal δι- aux dépens de δοι- dans la flexion du parfait de δέιδω « craindre ». Conformément au système ancien (cf. 1 sg. μέμονα: 1 pl. μέμαμεν), le vocalisme *o* se rencontre au singulier dans la forme archaïque δέιδω < *δέιδοα < *δέδφοια et dans les réfections δέιδοικα, -κας, -κε; le degré zéro, en revanche, règne au pluriel: 1. δέιδιμεν 2. δέιδιτε 3. δέιδιασιν. Mais Homère atteste aussi les formes aberrantes δέιδια, δέιδιας et δέιδιε. Ces innovations se comprennent non seulement dans la perspective historique par la tendance à la simplification des paradigmes, mais aussi et surtout par les problèmes techniques de la versification. D'une façon remarquable, en effet, δέιδια s'emploie avec prédilection au 4^e et au 5^e pied de l'hexamètre. Or, en ces positions le spondée était d'ordinaire

évité. La forme héritée, *δεῖδω*, avait donc besoin d'un substitut. – Comme *δεῖδω* et *δεῖδω* appartiennent à des niveaux chronologiques différents, de même les variantes *κλητίζω* et *κλητῖω* du verbe «fermer» n'ont pas le même âge. On tient habituellement *κλητῖω* pour un présent ancien, dérivé de **κλᾱFι-*, et *κλητίζω* pour un doublet récent (Schwyzer, *Gr. Gr.* I, 727, 4). Mais A. D., non prisonnier des apparences, considère la distribution des termes dans la littérature. Chez Homère, le présent ne se rencontre malheureusement pas et l'aoriste comporte tantôt deux *σ*, tantôt un seul dans la tradition manuscrite (flottement entre *ἐκλήμισεν* et *ἐκλήμισεν*, entre *κλήτισσαι* et *κλήτισαι*). Mais des formes nominales plaident nettement pour *κλητίζω*: *κλήτις*, *κλήτιδ-* et *κλήτιστός*. Les témoignages sûrs de *κλητῖω* n'apparaissent pas avant Hérodote. L'enquête établit donc la priorité de la base en dentale (**κλᾱFιδ-*). La formation de *κλητῖω*, dans un état de langue relativement récent, procède d'une réinterprétation de l'aoriste, par suite de la simplification de *κλητισσ-* en *κλητισ-* (cf. *μηνίω* à côté de *ἐμήνισα*).

Avec persévérance, A. D. scrute donc les faits de langue en philologue, dans le plus grand respect des textes. Les essais de solution se fondent toujours sur des vérifications minutieuses et tiennent compte des données de la statistique. Ainsi, dans l'étude très complète de la *Festschrift für Friedrich Zucker*, Berlin 1954, 85-110 (*Das Augment ἦ-*), l'auteur ne se dispense pas de dépouillements ingrats, mais nécessaires. Le but poursuivi est l'explication de l'augment syllabique long dans les formes anomales *ἦθελον*, *ἦβουλόμην*, *ἦδυνάμην* et *ἦμελλον*. L'interprétation du prétérit *ἦθελον* dépend naturellement de la configuration du présent. De fait, les dictionnaires enregistrent deux variantes: *θελω* et *ἐθέλω*. La distribution, d'Homère à Platon, change suivant les époques et les écrivains. L'Iliade, l'Odyssée et les Hymnes n'attestent qu'*ἐθέλω*-, à une exception près (*θέλοισεν* en ο 317: partie récente). Hésiode emploie toujours *ἐθέλω*-. En revanche, la poésie lyrique reflète une situation plus complexe. Si les Lesbiens, Anacréon et Phocylide se servent uniquement de *θέλω*-, Théognis opte au contraire pour *ἐθέλω*-, sans doute par imitation d'Homère. Pindare et Bacchylide occupent une position intermédiaire, avec des exemples des deux formes. L'usage se fixe chez les Tragiques avec *θέλω*- au présent, mais *ἦθέλω*- au prétérit. De même chez Héronidas. Aristophane,

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 183

en revanche, montre une préférence pour ἐθελ-. Parmi les prosateurs, Hérodote ne connaît qu'ἤθελ- au prétérit, sauf dans la forme itérative (ἐθέλεσκον: 6, 12, 4); au présent, θελ- et ἐθελ- apparaissent en concurrence. Plus conséquent, Thucydide retient ἐθελ- et ἤθελ-, et c'est aussi la norme chez Platon. Enfin, l'épigraphie offre une situation homogène en pays ionien (seulement θελ- jusque vers 300 av. J.-C.) et éolien (seulement θελ-). En attique, la plus ancienne inscription où le verbe se présente (1^{re} moitié du V^e s.) réserve ἐθελ- à la position postvocalique, θελ- à la position postconsonantique. Dans les dérivés et les premiers membres de composés, ἐθελ- prédomine nettement jusqu'à l'époque hellénistique (type ἐθελοντήρ (ou -τήρ), ἐθελο-κίκακτιν et, comme anthroponyme, Ἐθελοκράτης). Au total, ἐθελ- et θελ- se partagent des aires dialectales aisément déterminables: en gros, la forme longue règne chez Homère et en attique, la forme brève en éolien et en ionien. Les chevauchements s'expliquent par des emprunts et des influences réciproques. En particulier, le θελ- des Tragiques s'interprète sans peine comme ionisme en raison de l'origine ionienne de l'iambe et du trochée. Au point de vue chronologique, les faits établissent la priorité de la variante à prothèse. La tâche du linguiste consiste donc à élucider les conditions du développement de θελ- à partir de ἐθελ-. Après W. Schulze, O. Hoffmann, E. Schwyzer et E. Fraenkel, A. D. voit l'origine de l'innovation dans les cas d'aphérèse de ἐ- après voyelle longue ou diphtongue. Les syntagmes déterminants sont du genre εἰ 'θέλεις, εἰ μὴ 'θέλεις, εἶναι 'θέλω. θεοῦ 'θέλοντος. Le phénomène se produit de préférence dans la langue parlée, et à une époque relativement récente. C'est pourquoi, en dépit des composantes ionienne et éolienne du dialecte homérique, θελ- ne se rencontre pas dans l'Iliade et l'Odyssée. Par voie de conséquence, ἦβουλ-, ἦδυν- et ἦμελλ- ne s'y trouvent pas non plus. En effet, la formation analogique du prétérit ἦβουλ- à côté du présent βουλ- suppose l'existence de θελ- en face de ἤθελ-. De fait, ἦβουλ- ne remonte pas au-delà d'Euripide. Les données s'accordent parfaitement avec la théorie.

Une compréhension très fine des niveaux de langue et un soin particulier dans la distinction des étages chronologiques ne guident pas seulement A. D. dans des analyses morphologiques méticuleuses, mais aussi dans le traitement des points les plus délicats

de la syntaxe. Ainsi, en 1948, dans les *Acta Orientalia*, vol. 20, l'auteur de l'*Altindische Grammatik* donne une remarquable contribution à l'étude du discours indirect en sanskrit (*Indirekte Rede im Altindischen*: pp. 120-132). Une remarque liminaire signale d'emblée le comportement singulier de l'indien par rapport au latin et au grec. A la différence des langues classiques, le sanskrit ne développe le style indirect que dans des formes rudimentaires. L'évolution de la phrase indienne ne va pas dans le sens d'un progrès de la subordination, elle se caractérise au contraire par la fabrication de composés nominaux toujours plus complexes. Cependant, le R̥gveda connaît un type de relatives assez proche du discours indirect. A. D. cite, notamment, RV 1, 164, 34b: *pr̥cchāmi, yātra bhūvanasya nābhiḥ* « je demande où (est) le nombril du monde »; ŚB 14, 6, 11, 1: *nāham tād, bhagavan, veda, yātra gamiṣyāmi* « je ne sais pas, Seigneur, où je vais aller »; Mahābh. 3, 54, 20: *śṛṇu me, maghavan, yena na dr̥ṣyante mahīkṣitah* « apprends de moi, Seigneur, pourquoi les maîtres de la terre ne se laissent pas voir ». Des énoncés mieux caractérisés comportent une « conversion modale ». Ainsi, au futur du style direct correspond le « conditionnel » de la construction indirecte. Le mécanisme de transposition s'observe à plein en MS 1, 9, 3: *sò 'manyata: kvā hoṣyāmīti? sá tād evā nāvindat prajāpatir, yātrāhoṣyat* « il pensait: où vais-je sacrifier? Mais Prajāpati ne trouvait justement pas d'endroit où il aurait pu sacrifier ». Un exemple encore plus remarquable témoigne d'un changement de personne à la suite d'un verbe de parole, RV 1, 24, 13: *śunaḥśépo hy āhvad gr̥bhītās triṣv ādityām drupadēṣu baddhāḥ: āvainam rājā varuṇaḥ sasṛjyād, vidvām ādabdho ví mumoktu pāsān* « Śunaḥśépa, appréhendé, attaché à trois poteaux, invoqua le fils d'Aditi, (disant) que le roi Varuṇa veuille bien le libérer; que le Sage, le Loyal veuille bien défaire ses liens ». Au discours direct, les deux derniers verbes apparaîtraient à la 2^e personne de l'impératif: « ô roi Varuṇa, libère-moi... défais mes liens! » On a donc affaire à une syntaxe relativement élaborée. Il faut remarquer, toutefois, que *sasṛjyād* et *mumoktu*, étant inaccentués, ont le statut de verbes principaux. Le cas ne relève donc pas vraiment du style indirect, mais plutôt du « discours vécu » (*erlebte Rede*). De même MS 2, 1, 11; Śāṅkh.Ār. 8, 11 (Keith Ait. Ār. p. 315); Bhagavadgītā 4, 4 = Mahābh. 6, 28,4. A l'inverse, les personnes du discours direct

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 185

se maintiennent parfois en dépit des formes extérieures de la subordination (présence de la conjonction *yáthā*, absence de la particule *íti*). TS 2, 3, 5, 1, Prajāpati dit à Soma: *ṛtām amīṣva, yáthā samāvachhá upaiṣyāmy, átha te púnar dāsyāmítī* « prête un serment (ayant la teneur): je (les) visiterai également (les trente femmes), puis je te (les) rendrai ». Avec une curieuse inconséquence, l'emploi d'un pronom relatif n'empêche pas la conservation de la personne du discours direct et le recours à *íti*, MS 4, 1, 9: *té vaí devās tám nāvindan, yásmin yajñāsya krūrām mārksyāmahā iti* « les dieux ne trouvaient pas celui auquel nous (= eux, les dieux) essayerons le sang de la victime (du sacrifice) ». Enfin, A. D. signale l'existence d'interrogatives indirectes avec un pronom à *k-* initial en guise d'introducteur. Parmi les très rares exemples du type figure RV 10, 129, 6: *ká ihá prá vocat, kúta ájātā, kúta iyám vísr̥ṣṭih̄?* « qui peut révéler ici d'où a été engendrée, d'où (vient) cette création? » En conclusion, le sanskrit ne fait un usage courant du discours indirect que dans les subordonnées articulées à l'aide d'un pronom ou d'un adverbe relatifs.

Successor de Max Niedermann³ à Neuchâtel, Georges Redard est en même temps titulaire de la chaire de linguistique à l'Université de Berne. Avec lui, la recherche en grammaire comparée prend une orientation nouvelle, mais ne rompt pas pour autant avec la saine tradition d'Albert Debrunner. Comme son illustre prédécesseur, G. R. assoit son œuvre sur un travail philologique rigoureux. A cet égard, sa première publication — *A propos d'une édition linguistique de Plaute: Mélanges Max Niedermann*, Neuchâtel 1944, 73-79 — donne le ton de la suite. Il y est question du manque de cohérence en matière de graphie dans les éditions modernes de Plaute. Que la tradition manuscrite (le palimpseste ambrosien A et les manuscrits P de la famille palatine) atteste ou non l'orthographe authentique, les lettres *y* et *z* sont à proscrire d'un texte qui se veut fidèle à l'original. En effet, d'après le témoignage des inscriptions et l'enseignement explicite des auteurs anciens, l'alphabet latin archaïque ne comportait ni *y*, ni *z*. Des formes comme *tyranne*

³ Une petite partie de la production de M. Niedermann tombe dans la période considérée. Citons, de 1945, *Ghost words. Lat. celtis "oiseau"* (Mus. Helv. 2, 123-136) et, de 1950, *Der Suffixtypus -ullus, -a, -um lateinischer Appellativa* (ibid. 7, 147-158).

(*Pseud.* 703: A), *Syre* (*ibid.* 657: P) ou *sycophantis* (*ibid.* 1197: P) représentent des modernisations. De même, *zonam* (*Persa* 155: P) ou *zamia* (*Aulul.* 197: P). On rétablira donc *turanne*, *Sure*, *sucophantis*, *sonam*, *samia*. D'autre part, dans la transposition des mots grecs en φ, θ, χ, seules les graphies *p*, *t*, *c* sont légitimes: type *Pilonicos*, *Corintus*, *Aciles*. Dans le domaine de la morphologie, les thèmes en *-s-* de genre animé présentaient encore une finale *-ōs* dans la langue de Plaute. D'où la nécessité de corriger *honōr* (*Trin.* 663: A, P) par *honōs* et *amōr* (*Merc.* 590: P) par *amōs*. La plupart des éditeurs se montrent insuffisamment conséquents dans la restitution du type ancien et font trop peu de cas des enseignements de la linguistique historique. – Pour G. R., celle-ci ne saurait être tenue à l'écart des sciences philologiques, ni par ailleurs être coupée de la linguistique générale. Cette attitude résolument ouverte et opposée aux cloisonnements stériles fait des divers ouvrages et articles du maître des contributions exemplaires. A commencer par une thèse de doctorat très fouillée sur *Le suffixe grec -ίτης, -ίτις. Etude philologique et linguistique*, Paris 1949. Non seulement le sujet du livre, mais aussi la méthode d'analyse rappellent les *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, publiés l'année précédente par E. Benveniste. Comme le linguiste français recherche « à travers la diversité des emplois de parole... la cohérence d'une structure fondée dans la langue » (*op. cit.*, 112), G. R., se référant explicitement à Saussure, saisit la fonction de *-της* au niveau profond, au-delà des fluctuations de surface. L'étude commence par une définition morphologique du suffixe. Dans le champ de la dérivation, *-της* se situe aux côtés de *-τήρ/-τωρ*, soit comme variante complémentaire (*-τήρ/-τωρ* règne dans le simple, *-της* au second membre de composé: type *ἡγήτωρ* en face de *κυνηγέτης*), soit comme concurrent victorieux (*ἀγρότης* évince *ἀγροτήρ*). Le remplacement de *-τήρ* par *-της* s'accompagne en général d'un recul du ton sur la pénultième. De plus, les féminins en *-τις*, parallèles aux masculins en *-της*, sont toujours mésotoniques. Sous le rapport de la productivité, la finale *-ίτης* l'emporte sur *-έτης*, *-ότης*, *-ώτης*, *-ᾶτης* et *-ῦτης*. Outre des dénominatifs de thèmes en *-i-* (*πολίτης*: *πόλις*), *-ίτης* fournit des dérivés de noms en *-o-* (*ἀγρίτης*: *ἄγρός*), en *-ā-* (*κωμίτης*: *κώμη*), en consonne (*ἄσπιδίτης*: *ἄσπίς*). L'extension du morphème s'observe principalement dans le vocabulaire des

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 187

fonctions sociales, dans le lexique des activités professionnelles et dans la nomenclature des sciences. G. R. retrace l'histoire de divers développements à partir d'un « centre d'irradiation analogique ». Le nom du « citoyen », par exemple, semble avoir joué un rôle déterminant dans la formation d'un ensemble de termes s'appliquant aux membres de circonscriptions administratives, aux habitants de districts: πολίτης, d'âge homérique, entraîne ἀστίτης (cf. ἄστυ), χωρίτης (χωρός, χώρα), ἀγρίτης (ἀγρός), κωμίτης (κώμη), etc. En dehors des appellatifs, -ίτης se rencontre dans une série d'ethniques. De fait, le suffixe convient à tout ressortissant d'un groupe. La classe d'âge est en cause avec νηίτης (cf. νῆις, νεῖνις). Mais c'est dans le domaine professionnel que l'élément -ίτης connaît la fortune la plus remarquable: une constellation immense s'organise autour du terme clé τεχνίτης « artisan ». Quant aux noms des spécialistes de l'art militaire, ils suivent le modèle de στρατιώτης et ὀπλίτης. Naturellement, le « centre d'irradiation » ne se laisse pas toujours localiser avec précision dans les nombreux secteurs où règne -της: pierres, plantes, animaux, etc. D'ailleurs, selon les propres termes de l'auteur, « l'analogie ne suit pas toujours les chemins de la logique; des interférences constantes et imprévisibles s'opèrent d'un groupe à l'autre, qui montrent la relativité générale d'une étude sémantique » (p. 19). Il n'est donc pas possible de retrouver par quelles voies le modeste contingent des dérivés homériques en -ίτης (une dizaine) a réussi à imposer un tel développement du type. Du moins peut-on observer que, dans cette histoire, -ίτης a été concurrencé par -ίας, -εύς et -ινος, tandis que -ῖτις a dû faire face à la formation très productive en -ισσα à partir du IV^e siècle av. J.-C. Si des doublets ont pu, occasionnellement, se constituer (κωνίτης: κωνίας; ἱππότητης: ἱππεύς; ἀλευρίτης: ἀλευρινός), il faut cependant reconnaître à -της une fonction propre, inexprimable par un suffixe différent. D'après les conditions d'apparition (notamment chez Homère), -της se définit comme un morphème « catégorisant, classificateur ». En effet, les termes de cette dérivation s'appliquent toujours au membre d'une communauté, jamais à un individu isolé. Ainsi, le soldat, en tant qu'élément d'un groupe, peut être désigné par un nom en -της (ὀπλίτης, στρατιώτης) à la différence du chef, personnage unique (ἄναξ, βασιλεύς, ἡγεμών, τύραννος). Dans le vocabulaire scientifique, le sens de -της convient

particulièrement bien aux divisions des « disciplines taxinomiques, comme la minéralogie ou la botanique, où la classification est essentielle » (p. 229).

La contribution de G. R. à l'histoire du suffixe $-\tau\eta\varsigma$ convie le lecteur à un long voyage à travers des domaines aussi variés que la politique, les arts, les techniques, les sciences de l'homme et de la nature. L'étude lexicologique de 1953, également consacrée à des faits grecs, couvre un champ moins vaste. Le titre limite même le sujet à une unité du vocabulaire: *Recherches sur $\chi\rho\acute{\eta}$, $\chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$* . *Etude sémantique*, Paris. Mais, en réalité, l'investigation principale sur $\chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$ s'enrichit de l'examen minutieux des dérivés. On a donc affaire à l'exploration globale d'une famille de mots, entreprise particulièrement utile dans la perspective d'un éclaircissement des rapports entre les termes du groupe. La fréquence de l'emploi et la diversité des applications font du verbe $\chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$ la pièce maîtresse du dossier. Dans les textes, l'infinitif se présente aussi sous la forme $\chi\rho\alpha\sigma\theta\alpha\iota$ et, plus généralement, $\chi\rho\alpha\text{-}$ alterne avec $\chi\rho\eta\text{-}$ (type $\acute{\epsilon}\chi\rho\alpha\tau\omicron$ à côté de $\acute{\epsilon}\chi\rho\eta\tau\omicron$). La chronologie des faits et l'étymologie établissent la priorité du thème $\chi\rho\eta\text{-}$, issu par contraction de $*\chi\rho\eta\iota\epsilon/\omicron\text{-}$; la base en est le substantif $\chi\rho\acute{\eta}$. La variante $\chi\rho\alpha\text{-}$, en usage dès Hérodote, s'explique par l'analogie de la classe luxuriante des verbes en $-\acute{\alpha}\omega$ (au futur et à l'aoriste, $\chi\rho\acute{\eta}\sigma\omega$ $\acute{\epsilon}\chi\rho\eta\sigma\alpha$ rappellent $\tau\iota\mu\acute{\eta}\sigma\omega$ $\acute{\epsilon}\tau\iota\mu\eta\sigma\alpha$). Au point de vue sémantique, le problème apparaît d'emblée à la lecture de l'article $\chi\rho\acute{\alpha}\omega$ du LSJ. En effet, le dictionnaire anglais enregistre une vingtaine de sens en partie conditionnés par la diathèse et la construction. Le mérite de G. R. est de ramener à l'unité des significations apparemment aussi différentes que « révéler (par un oracle) », « prêter », « se comporter », « désirer », « manquer de », « posséder », « se servir de », « observer (un usage) », « fréquenter qqn ». Derrière le foisonnement d'acceptions liées à des contextes particuliers se dégagent quatre sens principaux: 1. « répondre (en parlant d'un oracle) » (actif); « consulter un oracle » (moy.); « être répondu » (passif). 2. « prêter » (actif); « emprunter » (moy.); « être prêté » (passif). 3. « désirer, aspirer à; avoir besoin de » (moy.). 4. « faire usage de, se servir de, recourir à » (moy.); « être utilisé » (passif). Le progrès de l'analyse, textes à l'appui, enseigne la primauté de la notion d'« usage », de « recours ». Ainsi, pour $\chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$, l'exploitation des matériaux d'Hérodote

 Claude Sandoz : Tendances en linguistique indo-européenne 189

indique la définition précise « rechercher l'utilisation de quelque chose, avoir recours à quelque chose pour s'en servir » (p. 36). Là se trouve le point de départ et le dénominateur commun du donné sémantique. Même l'emploi oraculaire se comprend à partir du sens fondamental: « consulter », c'est proprement « avoir recours au dieu ». Une expression comme χρῆσθαι θεῶ a pu, dans la langue technique de la mantique, se simplifier par l'ellipse de θεῶ. De fait, la transition de « recourir » à « consulter » s'observe directement dans un exemple charnière de l'Odyssée (10, 492): ψυχῆ χρησομέ-
 νους... Τειρεσίαιο « pour recourir à (= consulter) l'âme de Tirésias ». Différemment, mais par une évolution non moins naturelle, le sens de base rend compte des valeurs contraires de ἐχρησάμην « j'ai emprunté » et ἔχρησα « j'ai prêté ». De l'aoriste moyen, signifiant d'abord « j'ai recherché l'utilisation de qqch. », procède la forme factitive en -σα: ἔχρησα est à interpréter par « j'ai donné à utiliser », d'où « j'ai prêté ». En plein accord avec la définition, ἐχρησάμην et ἔχρησα s'appliquent à des emprunts et à des prêts à usage, et se distinguent par là, du moins à l'origine, de δανείζω « prêter de l'argent ». – Si le sens de « prêter » ne se constate qu'à l'aoriste et au présent redoublé (κίχρημι), en revanche l'acception « aspirer à; être dans le besoin » apparaît solidaire du parfait. Or, étant donné d'une part l'aspect résultatif de ce thème, d'autre part la signification nodale de la racine, κεχρημένος se traduit précisément « se trouvant dans l'état de qui recherche l'utilisation de qqch. ». Ce signifié donne lieu à des variantes de *parole*: soit « qui aspire à », soit « qui manque de », suivant le contexte. – Ainsi, une définition rigoureuse rend compte de toutes les modalités d'emploi de χρῆσθαι. Dès lors, le substantif χρέη, rendu traditionnellement par « il faut », se prête à une interprétation plus exacte. G. R. part de la notion de « tentative d'appropriation » et comprend un syntagme comme χρέη... μάχεσθαι (Il. 16, 631) par le mot à mot: « c'est le fait de combattre qui est, pour toi, l'objet de la tentative d'appropriation; c'est à combattre que tu tends » (pp. 48-49). On a donc affaire à une nécessité ressentie et voulue par le sujet. L'impersonnel δεῖ, en revanche, renvoie à une obligation imposée de l'extérieur. – Très voisin de χρέη pour le sens, χρεῖώ (= *χρηώ) signifie littéralement « appropriation... occasionnelle, faite dans l'intérêt du sujet qui est une personne » (p. 67). Le terme se présente aussi sous la

variante relativement récente *χρεώ*, comme le neutre *χρεῖος* (= *χρηός*) « recherche, recours; dette (< emprunt réalisé, obtenu) » s'accompagne du doublet *χρέος*. A la différence de *χρή* et *χρειώ*, *singularia tantum*, *χρεῖος* possède un pluriel (*χρέῃ*). De même, le pluriel existe et l'emporte même en fréquence sur le singulier dans le cas d'un dérivé particulièrement important: *χρημα*, *χρηματα*. Conformément à la valeur de la formation en *-μα*, le terme désigne proprement « l'objet en quoi se trouve réalisé le fait de *χρησθαι*, ... ce à quoi on fait recours » (pp. 88-89). Dès l'Odyssée, *χρηματα* s'applique aux « cadeaux », aux « biens », aux « richesses ». Le sens d'« argent » apparaît plus tard (Pindare, *I. 2*, 17 Puech, Hérodote 3, 139; etc.). De plus, en dehors de la sphère économique, *χρημα* se rapporte couramment à une « chose », à une « affaire ». Enfin, un passage d'Empédocle et une inscription attestent le sens d'« oracle » et établissent ainsi un lien entre *χρημα* et *χρηστήριον*. Celui-ci, en effet, se dit de la « réponse de l'oracle » à partir d'Hérodote. Mais, pourvu du suffixe *-τήριον* des désignations de lieux, le mot s'entend d'abord du « siège de l'oracle » (*h. Ap.* 81; Pindare, *O. 6*, 119; etc.). – En conclusion, les différents traits sémantiques de *χρησθαι* se retrouvent dans un système cohérent de dérivés. Naturellement, la relation entre les sens historiques, démontrable par une étude linguistique, échappait sans doute à un Grec de l'époque classique. Dans la conscience de l'utilisateur, il y avait probablement deux groupes autour de deux verbes *χρησθαι* homonymes: 1. « faire usage de, recourir à, emprunter » 2. « consulter un oracle ».

En dehors de la belle monographie sur *χρησθαι*, la maîtrise de G. R. dans le domaine de la sémantique se fait jour à travers un article pénétrant de la *Festschrift A. Debrunner*, Berne 1954, 351-362: *Du grec δέχομαι « je reçois » au sanskrit átka- « manteau ». Sens de la racine *dek.* On y retrouve le problème de la conciliation de sens divergents, mais l'analyse ne porte plus seulement sur des faits grecs. En effet, à la différence de *χρή*, *δέχομαι* possède une étymologie indo-européenne assurée: la famille de **dek-* compte des représentants en latin (*decet*, *doceō*, etc.), en ombrien (*tiçit*), en indo-iranien (skr. *dāṣṭi*, *átka-*, av. *aḍka-*), en hittite (*ḫatk-*) et, sous forme de vestiges, en tokharien, en slave, en germanique et en celtique. La nature du sujet engage donc le linguiste dans une large comparaison interdialectale. Au plan formel, les rapports s'expli-

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 191

quent dans le cadre de la théorie benvenistienne de la racine. Un thème II **əd-ék-* rend compte du type lat. *decet*, gr. *δέκομαι*, tandis que la structure complémentaire **əd-k-* (thème I) se reflète dans hitt. *ḫatk-* et skr. *átka-*, av. *aḍka-*. La difficulté se situe au niveau des signifiés. Comment établir un lien, à l'intérieur du grec, entre les notions de « réception » (*δέκομαι* « je reçois ») et d'« apparence » (*δοκέω* « je semble ») ou, de langue à langue, entre les sens de lat. *decet* « il convient » et de skr. *átka-* « manteau »? Une fois de plus, la solution se dégage d'un examen attentif des emplois et d'une compréhension très fine des oppositions lexicales. Ainsi, au vu des textes, *δοκεῖ μοι* « il me semble, après réflexion » se distingue de *φαίνεται μοι* « il me paraît, d'après ce que je puis voir ». Une critique rigoureuse des données permet, en définitive, un rapprochement des termes de la famille à la faveur de définitions précises: *δοκεῖν* signifie « choisir le parti qu'on estime le plus conforme à une situation donnée », *δέκομαι* « je reçois ce que je juge bon de recevoir, j'accepte de recevoir », skr. *átka-* « ce qui est adapté à la forme du corps ». Partout se reconnaît, derrière les acceptions particulières, la valeur fondamentale de **dek-* « se conformer à ce qu'on considère comme une norme » (cf. lat. *decet*, où la notion d'adéquation est prégnante). En fin de compte, l'étude linguistique du dossier met en lumière le caractère unitaire des éléments au registre de la « langue », en regard des faits hétérogènes de la « parole ». — Par une démarche analogue, G. R. ramène à un seul type des présents grecs versés ordinairement dans des classes distinctes: a) *φιλέω* (cf. *φίλος*); b) *φορέω* (cf. *φέρω*). En effet, la contribution *Sur les prétendus causatifs-itératifs en -έω* (Mélanges P. Chantraine, Paris 1972, 183-189) fait des verbes en *-έω* à vocalisme *-o-* radical des dénominatifs. Outre l'argument morphologique (*φορέω* est à *φόρος* comme *φιλέω* à *φίλος*) intervient une considération sur le statut fonctionnel: d'après les résultats de l'interprétation des textes, *φορέω* ne comporte pas, à l'origine, d'idée causative. Le sens est « être doué de *φόβος*, sujet de peur », d'où « faire peur » (mais secondairement seulement). A l'appui de sa thèse, l'auteur utilise avec beaucoup de pertinence des faits latins, sanskrits et avestiques.

On le voit, même dans les recherches centrées sur le grec G. R. fait largement appel aux ressources de la comparaison. Sa compé-

tence d'indo-européaniste se fonde sur une connaissance exacte de la plupart des langues de la famille. C'est que l'élève de Max Niedermann et d'Albert Debrunner, philologue classique de formation, s'est très tôt assuré la maîtrise du sanskrit, de l'iranien ancien, du hittite, du balto-slave et du germanique. La largeur de vues de l'homme n'égaré cependant jamais le chercheur dans un éparpillement stérile. En effet, une fois docteur (avec une thèse de linguistique grecque: voir ci-dessus), G. R. se spécialise, à l'instar du grand comparatiste Emile Benveniste dont il a suivi les cours à Paris, dans la description des langues iraniennes. L'effort porte principalement sur les dialectes et parlars contemporains, dans un but précis: l'élaboration d'un *atlas* conçu d'après le *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (AIS)* de K. Jaberg et J. Jud, salué comme un modèle du genre par Antoine Meillet (BSL 30, 1930, 123). A Munich en 1957, le projet reçoit l'appui du XXIV^e Congrès international des orientalistes. L'entreprise démarre alors aussitôt — les progrès rapides du persan aux dépens des langues locales confèrent aux relevés un caractère d'urgence — avec des enquêtes sur le terrain et le dépouillement, à Berne, des publications antérieures. Pour la récolte et l'exploitation des matériaux, G. R. s'entoure de collaborateurs (en particulier de l'iranologue Charles M. Kieffer et de l'ethnologue Sanaoullah Sana), et forme en Iran et en Afghanistan des enquêteurs indigènes. A l'usage de ceux-ci et pour ses propres besoins, il publie un *Questionnaire normal* (Berne 1960; abrégé *QN*), doublé d'un *Questionnaire réduit (QR)*. Avec l'indispensable correctif imposé par les conditions iraniennes, le *QN* s'inspire du *Fragebuch* préparé par K. Jaberg et J. Jud pour l'*AIS*. C'est le principal instrument de travail de l'équipe. Le *QR* est réservé « à des variétés dialectales secondaires ou présumées telles » (voir *l'Atlas des parlars iraniens*: Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 111, Rome 1969 = *Atti del Convegno internazionale sul tema: Gli Atlantici linguistici. Problemi e risultati*, Rome 20-24 oct. 1967, 72). Les 1887 questions du *QN* (contre 568 du *QR*) donnent les moyens d'une investigation à travers les provinces les plus distantes du lexique, des termes de parenté aux noms des instruments de musique. Un riche vocabulaire concerne l'élevage, l'agriculture et les métiers. Dans l'ensemble, le matériel lexical recueilli renseignera accessoirement sur la phoné-

 Claude Sandoz : Tendances en linguistique indo-européenne 193

tique et sur la formation des mots. Quant à la flexion, elle apparaîtra à travers des phrases courtes du type « Quel âge as-tu ? » (p. 93). Enfin, les phrases fourniront des données suffisantes pour une ébauche de syntaxe. Celle-ci, d'autre part, se dégagera d'une série de textes enregistrés sur bande magnétique. Le dialectologue travaille donc sur une documentation abondante. De plus, les missions rapportent des matériaux précieux pour l'ethnographe : photographies en noir et blanc, diapositives en couleurs, dessins techniques. Aujourd'hui, le programme d'enquêtes a été accompli en Afghanistan, les relevés ayant été faits en 252 points de 1962 à 1971. La publication de l'*Atlas* commencera ainsi par cette aire linguistique. D'ores et déjà, les communications de G. Redard, Ch. M. Kieffer et S. Sana au XXIX^e congrès international des orientalistes à Paris, le 20 juillet 1973, donnent un bon aperçu des premiers résultats (voir les textes, cartes et dessins de Arbeitspapiere 13, Berne 1974).

En marge de l'élaboration de l'atlas linguistique des parlers iraniens, G. R. donne de remarquables *Notes de dialectologie iranienne*. Une première livraison paraît en 1962 (*Le palmier à Kuhr: Studies in honour of S. H. Taqizadeh*, Londres, 213-219), une seconde en 1964 (*Camelina: Indo-Iranica. Mélanges G. Morgenstierne*, Wiesbaden, 155-162). Voici, à titre d'exemple, une brève recension de la dernière. En iranien, le nom du « chameau » est attesté par des formes anciennes, moyennes et modernes. L'avestique a *uštrō* (cf. véd. *úštraḥ*), le vieux-perse *uša-* dans *ušabārim* « monté sur un chameau » et une variante **uštra-* reconnaissable derrière l'emprunt akkadien *ustarabari*. Ensuite, le pehlevi présente *uštr*, le sogdien manichéen *xwštr-* et le sogdien bouddhique *'γwštr-*. Enfin, les parlers d'aujourd'hui livrent une multitude de formes. Les unes, comme le persan *šotor/oštor*, appartiennent au vieux fonds du lexique; les autres, comme l'ossète *tewa* ou le burušaskī *ūt*, sont empruntées. Si les emprunts à des langues non iraniennes se reconnaissent d'emblée, en revanche les échanges internes ne sautent pas toujours aux yeux. Là se situe le problème majeur de l'étude lexicologique. Sa solution se dégage partiellement de la conjugaison des critères phonétique, sémantique et extra-linguistique. En l'occurrence, le traitement de **št* (cf. av. *uštrō*, phlv. *uštr*) est à replacer dans le cadre général de l'évolution

des groupes siffiante + consonne. L'alternative quant à la place de la voyelle anaptyctique (pers. *šotor/oštor*) se retrouve dans des mots comme *setāre/estāre* « étoile », *sotūn/ostūn* « colonne », *sotoxān/ostoxān* « os », *sefid/esfid* « blanc ». Certains dialectes généralisent l'un des types et ne connaissent donc pas le flottement. Les termes phonétiquement comparables au nom du chameau fournissent alors un précieux point de repère. Ainsi, les doublets ^ʳ*štor* et *š(ə)tur* du *sangleči* le premier possède les caractères d'un héritage (cf. *ustarak* « étoile » et *isped* « blanc »), tandis que le second s'explique sans doute par l'emprunt. A ces considérations sur les formes s'ajoute l'utilisation d'un critère sémantique ou lexicologique. En effet, le terme générique *chameau* recouvre des réalités diverses, susceptibles de dénominations distinctes. Il y a d'abord l'espèce à deux bosses ou chameau proprement dit et l'espèce à une bosse ou dromadaire. Et puis le sexe fait parfois l'objet d'une différenciation lexicale. Mais surtout, les noms varient souvent avec l'âge. En *xūri*, par exemple, on note d'après les relevés de G. R. lui-même: ^ʳ*štar*, *eštor* « chameau (en général) » et *māji* pour la femelle de quatre à cinq ans; mais, a-t-on besoin d'un vocabulaire plus concis, l'animal se nomme: jusqu'à un an *hāš'i*; deux ans *bēlābuⁿ*; trois ans *hak^h*; quatre ans *jād*; cinq ans *k^hāl*; six ans *dodandūⁿ*; sept ans *čardandūⁿ*, etc. Plus la nomenclature est riche, plus la tradition cameline a chance d'être ancienne et la terminologie y relative d'être héritée. A l'inverse, l'isolement d'un nom du chameau peut être l'indice d'un emprunt. En tout état de cause, le dialectologue s'appuie aussi sur des éléments extra-linguistiques. En particulier, le lieu d'origine d'une désignation — centre d'élevage ou simple étape sur un itinéraire de caravanes — n'est pas sans importance pour l'historien de la langue. Tenant compte de tout cela, G. R. fait œuvre exemplaire. D'une façon remarquable, le respect du détail ne nuit jamais à la clarté de l'ensemble. C'est cet équilibre que l'on retrouve dans l'exposé systématique de 1970 sur les études faites depuis 1940 dans le domaine de la dialectologie iranienne moderne (*Other Iranian languages: Current Trends in Linguistics* 6, 97-135).

Non seulement dans ses recherches, mais aussi dans son enseignement, G. R. voue une égale attention aux traits particuliers et aux caractères généraux de l'objet à l'étude. Comme le chercheur, le professeur fait siennes les qualités de la linguistique allemande

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 195

— rigueur de l'analyse — et de la française — talent de la synthèse. Cette attitude conciliatrice, très représentative des positions des comparatistes suisses, se retrouve chez les auteurs de thèses dirigées par le maître. Dans *Semantische Untersuchung zu σπένδεσθαι σπένδειν - εὔχεσθαι* (Inaugural-Dissertation... der Universität Bern, Winterthur 1965), Albrecht Citron s'intéresse, au-delà du rapport de σπένδεσθαι à σπένδειν, à l'opposition des diathèses moyenne et active. D'autre part, le mémoire d'Henri Quellet sur *Les dérivés latins en -or* (thèse... de l'Université de Neuchâtel; Paris 1969) pose le problème fondamental de l'aspect. Enfin, le soussigné, dans une monographie sur *Les noms grecs de la forme* (thèse... de l'Université de Neuchâtel, Berne 1971-1972) contribue indirectement à l'étude des relations entre simples, dérivés et composés (cf. l'économie bipartite de l'ouvrage: I. Les termes simples, II. Dérivés et composés).

4. Bâle

L'attitude scientifique d'Alfred Bloch, de l'Université de Bâle, se résume dans une profession de foi de son maître Albert Debrunner: « Wissenschaftlich arbeiten besteht darin, dass man Hemmungen gegen eigene Einfälle hat und ihre Schwierigkeiten offen darlegt » (Revue des études indo-européennes 3, 1943, 12). Cette démarche d'une stricte honnêteté sert au mieux les intérêts de la linguistique. En effet, avouer franchement les difficultés de sa propre hypothèse, c'est donner à autrui les moyens d'un jugement global et par là les chances d'un progrès dans la recherche. Une bonne illustration de la méthode est la contribution de la Festschrift Albert Debrunner: *Zur Herkunft der lateinischen Adjektive auf -idus* (19-32). A. B. y propose avec des réserves le rattachement de la finale latine *-(i)idus* au type indo-européen en *-ro-*. La parenté articulatoire de *r* et *d*, manifeste par le traitement de *καρύκειον* dans l'emprunt *caduceus*, rend plausible la dissimilation de i.-e. **krūros* (skr. *krūrā-*) en *crudus*. A partir de termes à radicaux en *-r-* (*aridus*, *frigidus*, *rigidus*, *trepidus*, etc.) le suffixe *-do-* gagnerait de proche en proche des adjectifs de structure phonétique différente. Cette conception mérite du crédit dans la mesure où *-idus* ne s'explique pas par un morphème *-do-* d'âge indo-européen. A la suite de Leumann et Schwyzer, A. B. écarte l'équation lat. *lucidus*: got. *lauhatjan*

« luire ». Quant à v.sl. *tvřǫdǫ* « solide », sémantiquement comparable à lat. *solidus*, *validus*, c'est un fait isolé. Mais le cas de lat. *sūdus* préoccupe davantage. Les formes d'un adjectif signifiant « sec » (par ex. gr. αῤος, att. αῤος, av. *huška-*) suggèrent la restitution d'une racine **sus-*. Ainsi, *sūdus* reposerait sur **sus-dos* (un prototype **sus-ros* donnerait **subros* > **suber*). Toutefois, cette étymologie traditionnelle ne tient pas suffisamment compte du sens. En effet, la notion de « siccité » est probablement absente des expressions *cum sudum est* « quand il fait beau temps » (Plaute, etc.), *uer... sudum* « printemps sans nuage » (Virgile, *Géorg.* 4, 77) et surtout *flamen sudum* « vent favorable » (ou « doux ») (Lucilius 871 Marx; Varron, *sat. Menipp.* frg. 8, p. 151 Riese). Dès lors, l'appartenance de *sūdus* à **sus-* apparaît douteuse et, partant, la présence d'un suffixe en dentale n'est pas démontrable. En revanche, les abstraits en *-(ē)dōn-* (ex. *frigedo*) contiennent un *-d-* ancien, car le type se rencontre en grec sous la forme *-δών* (ex. *τυφεδών*). A première vue, la coexistence de *frigedo* avec *frigidus* plaide pour une relation de dérivation entre l'adjectif et le substantif: *-dōn-* semble issu de *-do-* à l'aide d'un élargissement *-n-*. Mais les apparences sont trompeuses et la situation du grec engage à séparer *-dōn-* et *-do-*. En effet, si *-δών* s'expliquait à partir d'adjectifs en *-δος*, on s'attendrait à trouver des témoins de la formation primaire (cf. la luxuriance de *-(i)du-* en latin). Or, *-δος* n'existe pas comme finale d'adjectif. Donc, les objections à l'hypothèse d'une réfection de *-ro-* en *-do-* dans des conditions particulières ne sont pas dirimantes. D'autre part, A. B. a pour lui des correspondances totales (lat. *madidus* = gr. μαδαρός, skr. *madirá-*) et partielles (lat. *tumidus*, cf. skr. *túmra-*; lat. *uvidus*, cf. gr. ὑγρός; lat. *acidus*, cf. gr. ἄκρος, etc.). A noter aussi la distribution dans les mêmes catégories sémantiques des mots en *-idus* et en *-ro-*. Cf. les expressions *algidus*, *frigidus* et ψυχρός pour « froid »; *umidus*, *uvidus* et ὑγρός, μαδαρός pour « humide »; *aridus*, *torridus* et ξηρός, σκληρός, αὐχμηρός pour « sec »; *candidus*, *nitidus*, *splendidus* et λαμπρός, φαιδρός, ἀργός < *ἀργρός, skr. *citrá-* pour « lumineux, brillant »; etc. Enfin, l'argument le plus probant ressort de la place de *-idus* dans le système dérivationnel. D'une manière significative, en effet, *-idus* relaie *-ro-* dans la famille suffixale de Caland. Ainsi, l'alternance *d/n* de *crudus/cruentus* fournit une réplique à *r/n* (ex.

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 197

ἀργός < *ἀργρός/argentum). Pareillement, au modèle *r/u* (κρατερός/κρατύς) répond *-idus/-u-*: lat. *tepidus*/skr. *tápu-*, lat. *gelidus*/gelu, lat. *algidus*/algus, *-ūs*, lat. *gravidā*/gravis (avec la réfection latine de *-u-* en *-ui-* dans les adjectifs). En dernier lieu, on relève encore des relations entre *-idus* et les formations sigmatiques, ainsi qu'entre *-idus* et des dérivés en *-l-*. Il y a des couples du type *frigidus*/frigus (cf. βίγιστος) et *calidus*/calor, et un thème en *-l-* complète parfois le système: *candidus*/candor/candēla, *nitidus*/nitor/nitēla.

Si l'enquête sur l'origine de lat. *-idus* met en cause le système de la dérivation, la recherche sur le sens de *praeceptum*, *praecipio* (*Zwei Beiträge zur lateinischen Wortkunde*: Mus. Helv. 15, 1958, 130-138) fait recours à des considérations sur la composition verbale. En plein accord avec la valeur de *prae* et de *cipio*, *praecipio* signifie dans une partie des emplois « prendre en premier, retirer d'avance » (ex. César, *BC* 3, 31, 2). Mais un grand nombre de témoignages illustrent le sens de « prescrire », et cela dès les plus anciens textes. L'histoire sémantique du verbe pose donc le problème de la conciliation des acceptions. A défaut d'indications dans le dossier même de *praecipio*, A. B. s'appuie sur l'analyse de *praeire* et de *praefari*. Ces composés s'appliquent d'abord à la récitation préalable d'une formule consacrée. Ainsi, dans l'épisode de la *deuotio* de P. Decius Mus, le pontife M. Liuius reçoit du général l'ordre de *praeire... uerba, quibus se legionesque hostium pro exercitu populi Romani... deuoueret* (Tite-Live 10, 28, 14). Le spécialiste des affaires religieuses prononce en premier les paroles traditionnelles que le chef militaire répète mot à mot. Cf., avec *praefari*, Tite-Live 5, 41, 3. De « dire en premier » à « dicter, prescrire » le passage s'effectue aisément et, de fait, *praeire* et *praefari* tendent vers la notion d'« ordre », de « prescription » dans les contextes de Tite-Live 43, 13, 8 et 22, 1, 16 respectivement. Une évolution sémantique analogue, mais pré-historique, entre en ligne de compte, semble-t-il, dans le cas de *praecipere*. Au prix d'une quasi-équivalence entre le second membre (*capere*) et le composé *concipere* — le préverbe *con-* n'exprime souvent qu'un simple renforcement —, A. B. situe *praecipere* dans la sphère de *praeire* et *praefari*. En effet, *concipere* signifiant dans la langue juridico-religieuse « composer une formule, formuler », *praecipere* (= **prae-con-cipere*) possède vraisemblablement le

sens de base « formuler en premier ». De là, le verbe est naturellement sujet au développement sémantique encore directement observable dans *praeire* et *praefari*. Ainsi s'explique l'emploi conjugué de *praecipere* et de *imperare* chez Plaute, *Asin.* 421-422 et *Mil.* 1173/1175. Cf. *imperia* et *praecepta*, *Trin.* 302. Au total, l'histoire de *praecipere* se comprend donc à la lumière des seules données latines. L'influence du grec, à priori imaginable, ne se vérifie pas dans les faits. *Praeceptum* n'est pas un calque de *προαίρεσις*, car le sens de « expressed opinion, advice » découvert pour celui-ci chez Polybe (voir LSJ) ne résiste pas à un examen attentif des textes.

Le recours constant aux conditions réelles de l'emploi donne du prix non seulement à de nombreuses études sur le latin, mais également à des contributions importantes de A. B. dans le domaine de la linguistique grecque. La belle thèse de 1940 (*Zur Geschichte einiger suppletiver Verba im Griechischen*, Bâle) n'entrant pas dans le cadre chronologique de la présente rétrospective, un article de 1955 fournira une illustration de la maîtrise du professeur bâlois dans l'analyse des faits de la langue homérique. Sous le titre *Was bedeutet das « epische » ΤΕ?* (*Mus. Helv.* 12, 145-153) est présenté le problème de la fonction d'une particule *τε*, fréquemment postposée à un pronom relatif dans la poésie épique. Du résultat de l'enquête dépend l'appréciation du rapport de ce *τε* avec le *τε* copulatif. Suivant A. B., les hypothèses antérieures ne rendent pas pleinement compte des faits. Ni Schwyzer-Debrunner, avec l'identification du *τε* épique et de la conjonction de coordination, n'expliquent suffisamment l'ensemble des phénomènes, ni Wackernagel, avec le rapprochement du *τε* épique (< i.-e. **k^we*) et de l'indéfini **k^wi-*, n'obtient un sens toujours approprié au contexte. En d'autres termes, la particule homérique *τε* ne s'interprète pas partout à l'aide de « et, aussi » (und, auch) ou par l'expression « de quelque manière » (irgendwie). Au vu des données, la traduction par « comme on sait, n'est-ce pas » (bekanntlich, ja) s'avère plus adéquate. En effet, *τε* sert de marque à un message supposé connu de l'auditeur. Le type s'en rencontre par exemple en ι 268, où il s'agit de faire un présent « comme c'est, bien sûr, l'usage entre hôtes » (δωτινήν, ἢ τε ξείνων θέμις ἐστίν). Cette valeur de *τε* se vérifie dans nombre de passages et reçoit une confirmation indirecte par l'opération de

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 199

la contre-épreuve. Celle-ci consiste à examiner les propositions exemptes de $\tau\epsilon$. Or, d'une façon significative, $\tau\epsilon$ fait généralement défaut là où la proposition relative apporte un complément indispensable à son antécédent, c'est-à-dire exactement dans les conditions attendues. En effet, une séquence grammaticalement nécessaire n'a jamais le caractère d'un énoncé supposé connu. — Les affinités des propositions temporelles et des comparatives avec les relatives justifient l'emploi fréquent de $\tau\epsilon$ avec les conjonctions $\delta\tau\epsilon$ et $\acute{\omega}\varsigma$. Ex. σ 367 $\acute{\omega}\rho\eta \acute{\epsilon}\nu \epsilon\iota\alpha\rho\iota\nu\eta\iota, \delta\tau\epsilon \tau' \eta\mu\alpha\tau\alpha \mu\alpha\kappa\rho\acute{\alpha} \pi\acute{\epsilon}\lambda\omicron\nu\tau\alpha$ « au printemps, quand — c'est bien connu — les jours sont plus longs »; P 747 $\text{Αἶαντ' ἰσχανέτην, ὥς τε πρῶν ἰσχάνει ὕδωρ}$ « les deux Ajax contenaient (les Troyens) comme, n'est-ce pas, une éminence retient les eaux ». En définitive, partout — en liaison avec un relatif, une conjonction ou une particule de sens voisin ($\gamma\acute{\alpha}\rho$, $\pi\epsilon\rho$) — le $\tau\epsilon$ épique se distingue sémantiquement du $\tau\epsilon$ copulatif. On a donc affaire à des mots différents, comme le prouve d'ailleurs le témoignage du mycénien, où *ote* représente $\delta\tau\epsilon$ tandis que *qe* fonctionne à la façon du $\tau\epsilon$ coordonnant (cf. lat. *-que*). Avec une dentale ancienne à l'initiale hom. $\tau\epsilon$ se prête, pour A. B., à deux étymologies également plausibles: 1^o vieille forme du pronom **tū* de 2^e personne (datif non fléchi? Cf. **te-bhei* > lat. *tibi*), comparable à $\tau\omicron\iota$, 2^o variante courte de $\tau\eta$ « tiens! » (cf. dor. $\tau\eta\nu\omicron\varsigma$).

Chez A. B., l'analyse de la fonction des éléments du discours ne contribue pas seulement à la compréhension de la phrase dans des langues particulières; délibérément comparatives, les recherches du professeur bâlois font la lumière sur des points de syntaxe indo-européenne, notamment dans un article important de 1960: *Kann der lateinisch-keltische Genetiv auf -ī der ḍ- Stämme gleichen Ursprungs sein wie die altindische Präverbalform auf -ī?* (KZ 76, 182-242). Ce titre question annonce une remise en cause de la théorie de J. Wackernagel sur la parenté du génitif latin en *-ī* et de formes indiennes en liaison avec *kr-* « faire, rendre », *bhū-* « devenir » et *syām*, optatif de *as-* « être » (voir *Genetiv und Adjektiv*: Mélanges F. de Saussure, Paris 1908, 125-136). Le rapprochement des types lat. *lucrī facere* « faire... de bénéfice » et skr. *svī-kr-* « s'approprier » se heurte d'abord à des objections de caractère général. En latin, premièrement, rien ne prouve l'antériorité de l'emploi adverbial de la forme en *-ī* des thèmes en *-o-*. En tout cas, le

génitif en *-ī-* du complément de nom se rencontre dans le plus vieux latin, en gaulois et dans le vieil irlandais des inscriptions ogamiques (environ 500 après J.-C.). Le type remonte donc au moins à l'époque italo-celtique. Ensuite, A. B. discute le bien-fondé du report d'expressions comme *lucrī*, *compendī*, *damnī*, *dispendī*, *sumptī facere* à la période de l'unité indo-européenne. Comment admettre à une date prédialectale le développement économique postulé par les termes régis *lucrī*, *compendī*, *damnī*, etc.? Quant aux termes régissants — lat. *facere* et skr. *kr̥-* — le sens premier n'en est probablement pas « faire, rendre ». Il y a même des raisons de penser que l'indo-européen n'avait pas de verbe « faire » à connotation générale. Enfin, un argument dirimant procède du désaccord entre le sanskrit et l'avestique. A la différence de l'indien, l'iranien fait une place très modeste aux formes *cvi*; on en a dix exemples seulement, en combinaison avec *bū-* « être, devenir ». Fait notable, sur ces dix expressions six relèvent de la classe des *bahuvrīhis* et, par conséquent, ne cadrent pas avec les données indiennes. En effet, le sanskrit n'implique pas de composés dans les locutions du type *-ī kr̥-*. C'est pourquoi A. B., à la suite de Geldner, voit dans *dāityō-aēsmi*, *dāityō-bacidi*, *dāityō-piθwi*, *dāityō-upasayeni*, *pṛənāyuś-harəθri* et *dahmāyuś-harəθri* des nominatifs singuliers de dérivés en *-in-*. Du reste, même en sanskrit, une partie des formes en *-ī* liées à *kr̥-* ou *bhū-* s'expliquent bien par la reconnaissance du suffixe possessif. TS 5, 4, 11, 2/3, par exemple, le parallélisme *paśumān evā bhavati : grāmy evā bhavati* indique clairement l'appartenance de *grāmy* à *grāmīn* « propriétaire de village ». Cependant, même élagué, le dossier indien de la construction *-ī kr̥-|bhū-* demeure volumineux. Mais le gros des matériaux n'apparaît pas avant le sanskrit classique. Il y a là une réalité chronologique importante et déterminante pour l'histoire du type. Faute d'en tenir suffisamment compte, Wackernagel se fonde plus d'une fois sur une forme *cvi* relativement récente. Ainsi, *krūrī-kr̥-* « blesser » se substitue à un syntagme plus ancien *krūrām kr̥-*, *vimāthī-kr̥-* « morceler » à *vimāthām kr̥-*, *vaśī-kr̥-* « placer sous son autorité » à *vāse kr̥-*, *svī-kr̥-* « s'approprier » à *svām kr̥-*. La mise en lumière de ces doublets apporte un progrès décisif dans l'histoire de *-ī kr̥-*. En effet, l'existence de la variante isofonctionnelle *krūrām kr̥-* exclut l'interprétation de *krūrī-kr̥-* par « affliger d'une blessure » (mit einer

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 201

Wunde behaften: Wackernagel). La construction ne relève pas du génitif d'appartenance (dessen teilhaft machen), mais se range dans le type ordinaire: comme *śuklī-kr-* « rendre blanc » comporte l'adjectif *śuklā-* « blanc », de même *krūrī-kr-* s'explique à partir de *krūrā-* « blessé » (adjectif), et non par *krūrā-* « blessure » (substantif neutre). L'expression signifie donc proprement « rendre blessé » (wund machen). On voit combien à l'origine la forme cvi est étrangère à la notion de génitif. Cela se vérifie encore à l'examen de *vasī-kr-* « placer sous son autorité ». L'analyse de *vasī* comme *genetivus tituli* (cf. lat. *lucrī facere* « mettre sous la rubrique du bénéfice ») est infirmée par l'équivalent archaïque *vasē kr-*. La locution n'exprime pas le rapport de l'allemand « in dessen Bereich bringen », selon les termes de Wackernagel, mais fonctionne comme substitut d'un groupe verbal avec régime au locatif. La question se pose alors de la valeur spécifique de la forme en *-ī*. Si les formules *mīthunām kr-* et *mīthunī-kr-* coïncident pour le sens (propr. « rendre apparié »), la seconde se distingue syntaxiquement par une relation tout à fait étroite entre le nom et le verbe. En effet, la cohésion des parties de *-ī-kr-* se manifeste à travers diverses particularités d'emploi. D'abord, dans les textes la forme cvi entre souvent en parallèle avec une expression verbale composée; ainsi, ŚB 1, 2, 4, 16, *krūrī-kurvānti* et *apaghnānti* se font pendant. On a donc le sentiment d'une équivalence entre terme en *-ī* et préverbe. En tout cas, l'accord des syntagmes *-ī-kr-|bhū-* et des verbes composés sous le rapport de l'accentuation constitue un fait significatif. Ensuite, la forme en *-ī* s'apparente aux préverbes par la liaison fréquente et ancienne avec des noms verbaux et des absolutifs. Enfin, la « fonction compositionnelle » du type se traduit dans la quasi-inséparabilité des membres du groupe. Seul le védique admet, d'ailleurs rarement, des dérogations à cette règle. Encore la forme cvi se trouve-t-elle toujours devant le verbe. Pareille limitation dans le comportement syntaxique contraste avec la liberté d'emploi des formes casuelles. C'est pourquoi les termes en *-ī* associés à *kr-* et *bhū-* n'ont certainement pas le statut de génitifs. Le type présente plutôt des affinités avec les indéclinables (cf. les doublets *śakalā-kr-* « endommager, blesser » et *śakalī-kr-* « morceler »). En revanche, dans des expressions latines comme *multī facere* et *lucrī facere*, le régime est un authentique

génitif (*genetivus pretii* et *genetivus tituli*, respectivement). Les faits indiens et les faits latins ne se concilient donc pas et, en définitive, la théorie de Wackernagel ne résiste pas à une analyse minutieuse des données.

5. Fribourg

Depuis 1968, l'Université de Fribourg fait à la linguistique indo-européenne une place entière. L'enseignement et la recherche y sont assumés par un professeur d'origine allemande, Bernhard Forssman, formé à l'école du grand comparatiste Karl Hoffmann (Erlangen). Auteur des pénétrantes *Untersuchungen zur Sprache Pindars* (Wiesbaden 1966),⁴ B. F. cultive surtout le grec, mais ne s'y limite pas. En effet, ses contributions à la connaissance de faits grecs se fondent non seulement sur des analyses internes, mais tout autant sur la mise en œuvre des données des langues congénères. L'opportunité de cette méthode apparaît clairement dans un article sur le vieux nom indo-européen des « yeux »: *Nachlese zu ὄσσε* (Münchener Studien zur Sprachwissenschaft 25, 1969, 39-50). Déjà chez Homère, ὄσσε est en voie de disparition, comme le montrent la défektivité du paradigme (pas de forme pour les cas obliques) et la diminution du nombre des occurrences de l'Iliade à l'Odyssée (respectivement 44 et 13). Avec des désinences de pluriel, ὄσσων (gén.) et ὄσσοις/-οισι (dat.) se dénoncent comme des formations secondaires. La chronologie en donne d'ailleurs confirmation: ὄσσων se rencontre pour la première fois chez Hésiode, *Th.* 826, ὄσσοις/-οισι dans l'Hymne homérique 31, 9 (cf. Hésiode, *Sc.* 145 et 426; Sappho 138, 2 Lobel-Page). Dans l'appréciation du caractère archaïque de ὄσσε s'ajoute aux indices proprement grecs la correspondance avec v.sl. *oči* (nom.-acc.), gén.-loc. *očiju* (*očiju*), dat.-instr. *očima*. D'une façon significative, un thème différent fonctionne au singulier: *oko*, gén. *očese* (neutre sigmatique). Le rapport du duel *oči* à gr. ὄσσε s'explique bien dans le cadre de la théorie des laryngales. A la suite de H. Pedersen et W. Winter, B. F. pose une désinence $-*i\partial_1$ susceptible de deux réalisations phonétiques: $*-i\partial_1$ et $*-\dot{i}\partial_1$. La première rend compte du slave, la seconde du grec. Cette resti-

⁴ Voir notre compte rendu, dans *Kratylos* 12/2, 1967, 169-172.

 Claude Sandoz: Tendances en linguistique indo-européenne 203

tution de la finale se conjugue avec la reconnaissance d'un nom-racine $*ok^w-$. On aurait donc $*ok^w-i\partial_1$ ou $*ok^w-i\partial_1$. Mais d'aucuns voient un thème en $-i-$ à la base de *oči* et *ὄσσε*. Dans le cas du représentant slave, une particularité flexionnelle distingue le nom des « yeux » des véritables dérivés en $-i-$. En effet, ceux-ci présentent au datif-instrumental duel une forme en $-i\dot{m}a$ (type *višima*), non en $-ima$ comme *oči**ma*. De plus, *oči* concorde pour la flexion avec *uši* « les deux oreilles » (gén.-loc. *ušiju/ušiju*, dat.-instr. *ušima*), dont l'appartenance à la classe des noms-racines est difficilement niable. Du côté grec, l'existence de $-\pi-$ au second terme de composé plaide contre l'analyse de *ὄσσε* en $*ok^wi-$ + $-e$. Enfin, les faits du tokharien et de l'arménien supposent un prototype $*ok^w-$, non $*ok^wi-$. Des témoignages concordants confirment donc la reconstruction d'une forme $*ok^w-$. Sur un seul point les données justifient une hésitation: le degré de l'élément radical. Des duels archaïques du védique font attendre le degré zéro. De fait, dans le cas présent les représentants ambigus du grec, du slave et de l'arménien ne contredisent pas un modèle $*\partial_3k^w-i\partial_1$, mais le nom tokharien reflète nécessairement la variante pleine.

6. Lausanne

Confié au soussigné, l'enseignement de la grammaire comparée existe à l'Université de Lausanne depuis 1970. Mais bien avant cette date, diverses études sur des langues indo-européennes particulières ont fait l'objet de publications de la part des professeurs de la Faculté des lettres. On doit notamment à Pierre Schmid, titulaire de la chaire de langue et littérature latines, une contribution sur le genre grammatical du mot *dies*: *Zum Geschlecht von dies im Spätlatein* (Mus. Helv. 1, 1944, 123-126), et à Constantin Regamey, professeur de langues slaves et orientales, un article de la Festschrift Albert Debrunner: *A propos de la « construction ergative » en indo-aryen moderne* (Sprachgeschichte und Wortbedeutung, Berne 1954, 363-381). A partir de 1970, le soussigné a publié, dans le domaine de la recherche comparative, des *Opuscules de grammaire indo-européenne*, Berne 1973, 17 p. (Arbeitspapier 10.) et *Une classe résiduelle du verbe indo-européen*: BSL 69, 1974, fasc. 1, 55-61.

Conclusion

En résumé, l'apport de la Suisse à la linguistique indo-européenne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale procède encore en partie de l'héritage saussurien. A travers plusieurs contributions, en effet, les principes du *CLG* trouvent une parfaite illustration. Comme à Genève, on s'intéresse beaucoup à Berne, Bâle ou Zurich aux relations entre les termes d'un système. Ainsi, dans l'esprit de l'exposé de Saussure sur le « mécanisme de la langue », H. Frei, G. Redard et A. Bloch se sont occupés simultanément du rapport entre un verbe composé et le simple correspondant. Les résultats de ces recherches — indépendantes, mais convergentes — ont été publiés respectivement dans les Cahiers F. de Saussure 16, 3-22 (H. Frei, *Carrés sémantiques*: analyse de véd. *pā* et *utpā*-), dans la Festschrift H. Krahe, Wiesbaden, 73-82 (G. Redard, *Latin plorare*: implorare, explorare) et dans le *Museum Helveticum* 15, 130-138 (A. Bloch, *Zwei Beiträge zur lateinischen Wortkunde*: définition de *praecipio* par référence à *capio*). C'est là un bon exemple d'orientation commune dans l'approche des faits. Cette cohérence de la pensée linguistique suisse n'exclut pourtant pas l'autocritique: les linguistes genevois discutent les idées de Saussure (voir R. Godel, *L'école saussurienne de Genève: Trends in European and American Linguistics 1930-1960*, Anvers 1970, 294-299), tandis que le Bâlois A. Bloch ne craint pas de réfuter une thèse de son illustre compatriote J. Wackernagel (voir ci-dessus). Au carrefour de plusieurs cultures, la Suisse fait preuve, dans les sciences du langage comme ailleurs, d'un esprit impartial et objectif.